22me Année — Février 1935

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE
■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE

CHRONIQUE

NOTES — COMPTES RENDUS



REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le No : **5** fr. — **Étranger** : **6** fr. **50**

N° 169. 22me Année. Février 1935.

Cahiers du Sud

Tome XII. — 1er Semestre 1935

Vaux étranges

VAUX ETRANGES

On n'éprouve pas sous ces chutes
De jour dans les aiguilles des alpages
Le besoin de palais ou de roses
Les dures tapisseries sont dans l'air cruel frais

Les larmes coulent avec volubilité
Arrosent les chantiers de nos souvenirs
Les bouquetins sont familiers des prairies mêmes

Au fond du jade tout est éternel
Le mobilier couché
Du talent de l'esprit y reprend vie et forme.

FENTE DU MATIN

Mon vallon élevé sans pavillons ni bords
Ma motte émerveillée vers le soleil, dehors
De mon sommeil toujours voisin des sangs anciens,

Le ciel meurt inouï de son coupable bleu
A me voir me sortir du rêve de la terre
Ou mouvement exquis de mes jambes poilues
Marcher dans mon secret avec le petit air.

Contre-vent fou sous mes poils blonds du nord
Et le bout raide et blanchâtre du mont
Me saisit et de mes faveurs je l'inonde
Eaux vertes, dentelles furieuses de la mort.

TRANSPORT

Après la sombre eau claire où l'on aima la sœur
Après le brouhaha du bonheur dans le jet
Du plaisir contre la chevelure fiévreuse et l'herbe
Après les pas dans le temps encombré de chairs
Après les larmes de regret dans les basses branches

Après l'après-midi du baiser à la ville
Après le matin du paradis terrestre
Après les rocs dans le fulgurant jugement de l'été

Après la faute et après la pénitence et après la pureté.

Pierre Jean Jouve.

Lumière d'Août

(FRAGMENT) (1)

Et la mémoire sait ceci ; vingt ans après, la mémoire croit encore *c'est ce jour-là que je suis devenu un homme*.

Dimanche imprégnait la chambre austère et propre. Aux fenêtres les rideaux propres et reprisés ondulaient faiblement sous la brise pleine de l'odeur des terres labourées et des pommes sauvages. Sur l'harmonium jaune en imitation chêne, aux pédales recouvertes de lambeaux éraillés de vieux tapis, se trouvait un bocal garni de pieds-d'alouette. L'enfant était assis sur une chaise droite, devant la table sur laquelle on voyait une lampe en nickel et une énorme Bible avec des fermoirs et des charnières de cuivre et une serrure de cuivre. Il portait une chemise sans col, blanche et propre, un pantalon foncé, rêche et neuf. Ses souliers venaient d'être cirés, maladroitement, comme un enfant de huit ans peut le faire, avec ça et là des endroits mats, surtout autour des talons, là où le cirage n'avait pas coulé. Sur la table, devant lui, un catéchisme presbytérien était ouvert.

Mc Eachern était debout près de la table. Il portait une chemise empesée, très propre, et le même pantalon noir qu'il portait le jour où le petit garçon l'avait vu pour la première fois. Ses cheveux raides, humides, sans un fil argenté, étaient soigneusement peignés sur son crâne rond. Sa barbe aussi était peignée et toute humide encore.

— Tu n'as pas essayé de l'apprendre, dit-il.

L'enfant ne leva pas les yeux. Il ne bougea pas, non moins impassible que le visage de l'homme.

---

(1) *Light in August* (Harrison Smith et Robert Haas, New-York, 1932) Chapitre VII.

— J'ai essayé.

— Eh bien recommence. Je te donne encore une heure.

Mc Eachern tira de sa poche une grosse montre d'argent et la posa à plat sur la table, puis il approcha de la table une autre chaise, droite et dure, et s'assit, ses mains propres et bien frottées sur les genoux, ses gros souliers reluisants bien d'aplomb sur le sol. On ne voyait point sur eux d'endroits où le cirage n'avait pas coulé. Il y en avait eu cependant la veille, à l'heure du dîner. Et plus tard, l'enfant prêt à se mettre au lit, en chemise, avait été fouetté et avait dû les cirer à nouveau. L'enfant était assis devant la table. Son visage incliné était calme, sans expression. L'air saturé de printemps entrait en bouffées expirantes dans la salle d'une propreté austère et glacée.

Il était neuf heures. Ils étaient là depuis huit heures. Il y avait plusieurs temples dans le voisinage, mais le temple presbytérien était à cinq kilomètres. Il fallait une heure pour s'y rendre en voiture. A neuf heures et demie, Mrs Mc Eachern apparut. Elle était habillée de noir et coiffée d'une capote — petite, elle avança timidement, un peu voûtée, le visage fatigué. Elle portait quinze ans de plus que son rude et vigoureux mari. Elle n'entra pas tout à fait dans la salle. Elle s'avança sur la porte et y resta un moment, avec sa capote et son vêtement d'un noir pisseux bien que souvent brossé, avec son ombrelle et son éventail en feuille de palmier, et quelque chose d'étrange autour des yeux, comme si elle ne pouvait voir et entendre qu'à travers une forme d'homme, une voix d'homme plus immédiates, comme si elle n'était que le médium pour la volonté agissante de son vigoureux et cruel mari. Il l'entendit peut-être mais il ne la regarda pas et il ne lui dit rien. Elle fit demi-tour et disparut.

A l'heure exacte. Mc Eachern leva la tête.

— Le sais-tu, maintenant ? demanda-t-il.

L'enfant ne bougea pas.

— Non, dit-il.

Mc Eachern se leva d'un air résolu, mais sans hâte. Il prit sa montre, la ferma et la remit dans sa poche en repassant la chaîne dans sa bretelle.

— Viens, dit-il.

Il ne se retourna pas. L'enfant le suivit le long du

corridor jusque derrière la maison. Lui aussi marchait droit et silencieux, la tête haute. Leurs dos offraient une véritable parenté d'obstination, une sorte de ressemblance héréditaire. Mrs Mc Eachern était dans la cuisine. Elle avait encore son chapeau sur la tête et elle tenait toujours son ombrelle et son éventail. Elle surveillait la porte quand ils passèrent.

— Papa, dit-elle.

Ni l'un ni l'autre ne lui firent la grâce d'un regard. Peut-être n'avaient-ils pas entendu. Peut-être n'avait-elle rien dit. Il s'éloignèrent l'un derrière l'autre, leurs deux dos, dans leur refus rigide de toute concession, plus semblables que si les liens du sang les avait réunis. Ils traversèrent la cour et se dirigèrent vers l'écurie où ils entrèrent. Mc Eachern ouvrit la porte du grenier et s'effaça. L'enfant entra. Mc Eachern décrocha une courroie de harnais qui pendait au mur. Elle n'était ni neuve ni vieille, comme ses souliers. Elle était propre, comme les souliers, et elle avait la même odeur que l'homme : une odeur de cuir propre, dur, viril, vivant. Il regarda l'enfant.

— Où est le livre ? dit-il. L'enfant était devant lui, debout, immobile, le visage calme et un peu pâle sous le doux parchemin de la peau.

— Tu ne l'as pas apporté ? dit Mc Eachern. Retourne le chercher ». Sa voix n'était pas hostile. Elle n'avait rien d'humain ni de personnel. Elle était simplement froide, implacable, comme des mots écrits ou imprimés. L'enfant se détourna et sortit.

Quand il atteignit la maison, Mrs. Mc Eachern était dans le corridor. — Joe, dit-elle. Il ne répondit pas. Il ne la regarda même pas. Il ne vit même pas son visage, le geste raide de sa main à demi levée, gauche caricature du geste le plus tendre que la main humaine puisse faire. Il passa devant elle, raide, l'expression rigide, le visage durci par l'orgueil peut-être ou par le désespoir. Ou peut-être était-ce la vanité, la stupide vanité d'un homme. Il prit le catéchisme sur la table et retourna à l'écurie.

Mc Eachern l'attendait, la courroie à la main. — Pose-le », dit-il. L'enfant posa le livre par terre. — Pas là, dit Eachern sans s'échauffer, naturellement tu te figures que la terre d'une écurie, le sol que foulent les animaux est la place qui convient à la parole de Dieu. Mais je t'apprendrai cela aussi. » Il ramas-

sa le livre lui-même et le posa sur une étagère. « Baisse ton pantalon, dit-il. Il ne faut pas le salir. »

Et l'enfant resta debout, le pantalon sur les pieds, les jambes nues sous la courte chemise. Il était là, debout, svelte et droit. Quand la courroie frappa il ne broncha pas. Nul tressaillement n'agita son visage. Il regardait droit devant lui, avec l'expression de calme et d'extase qu'on voit aux moines sur les tableaux. Mc Eachern se mit à frapper, méthodiquement, avec une force lente, calculée, sans échauffement ni colère. Il eût été difficile de dire lequel des deux visages montrait le plus d'extase, de calme, de conviction.

Il frappa dix fois, puis il s'arrêta.

— Prends le livre, dit-il. Laisse ton pantalon comme il est. .

Il tendit le catéchisme à l'enfant. L'enfant le prit et resta debout, tout droit, levant le visage et le livre dans l'attitude de l'exaltation. N'eût-été le surplis, on aurait dit un enfant de chœur catholique avec, en guise de nef, les profondeurs ombreuses du grenier, la cloison en planches rugueuses derrière laquelle dans une odeur sèche aux relents d'ammoniaque, les bêtes, par moments, s'agitaient dans le noir, avec des grognements et des coups paresseux. Mc Eachern s'assit avec raideur sur le couvercle d'un coffre à avoine, les jambes écartées, une main sur le genou, sa montre d'argent dans l'autre, son visage propre et barbu aussi dur que la pierre sculptée, le regard froidement cruel, mais sans rien d'hostile.

Ils restèrent une heure ainsi. Avant la fin de l'heure Mrs Mc Eachern apparut sur la porte de la maison. Mais elle ne parla pas. Elle resta là, simplement les yeux tournés vers l'écurie, avec sa capote, son ombrelle et son éventail. Puis elle rentra dans la maison.

Et de nouveau, quand il fut l'heure exacte, Mc Eachern remit sa montre dans son gousset.

— Tu le sais, maintenant ? dit-il.

Raide, droit, le livre ouvert devant la figure, l'enfant ne répondit pas. Mc Eachern lui retira le livre des mains. Sans cela l'enfant n'aurait pas bougé.

— Récite ton catéchisme, dit Mc Eachern.

L'enfant fixait le mur devant lui. Son visage maintenant était presque livide, malgré la teinte douce et chaude de la peau. D'un geste délibéré, Mc Eachern posa soigneusement le livre sur l'étagère et prit la

courroie. Il frappa dix fois. Quand il eut terminé l'enfant resta encore un instant immobile. Il n'avait point déjeuné. Ni l'un ni l'autre n'avaient déjeuné. Puis l'enfant chancela, et il serait tombé si l'homme ne l'avait saisi par le bras pour le retenir.

— Viens, dit Mc Eachern en essayant de le conduire vers le coffre, assieds-toi.

— Non, dit l'enfant. Et il se mit à secouer le bras pour échapper à l'étreinte de l'homme.

Mc Eachern le lâcha.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ?

— Non, dit l'enfant. Sa voix était faible, son visage livide.

— Prends le livre, dit Mc Eachern en le lui mettant dans la main. Mrs Mc Eachern venant de la maison passa devant la fenêtre du grenier. Elle portait maintenant une ample robe sans taille et une capeline, et elle tenait un seau en bois à la main. Elle passa devant la fenêtre sans regarder dans le grenier et elle disparut. Au bout d'un instant ils perçurent le grincement lent de la roue du puits. Il leur parvenait, soudain et paisible dans l'air sabbatique. Puis elle repassa devant la fenêtre, balançant le corps cette fois, sous le poids du seau qu'elle portait, et elle rentra dans la maison sans un regard vers l'écurie.

Et de nouveau, une heure après exactement, Mc Eachern leva les yeux de dessus sa montre.

— L'as-tu appris ? dit-il.

L'enfant ne répondit pas, ne bougea pas. Quand Mc Eachern s'approcha, il vit que l'enfant ne regardait pas la page ; il vit qu'il avait les yeux fixes, hagards. Quand il saisit le livre il s'aperçut que l'enfant s'y cramponnait comme à une corde ou un poteau. Quand Mc Eachern lui arracha de force le livre des mains, l'enfant tomba tout de son long par terre et ne bougea plus.

Quand il revint à lui, l'après-midi touchait à sa fin. Il était dans son lit, dans sa chambre mansardée, sous le toit. La chambre était tranquille, déjà emplie de crépuscule. Il se sentait assez bien et, pendant un moment, il resta étendu, regardant tranquillement le plafond incliné au-dessus de sa tête, sans remarquer une forme assise près de son lit. C'était Mc Eachern. Il portait maintenant ses vêtements de chaque jour — non la combinaison qu'il mettait pour aller aux

champs, mais un chemise propre, déteinte, sans col, et un pantalon kaki, propre et déteint.

— Te voilà réveillé, dit-il.

Il avança la main, rabattit les couvertures.

— Viens, dit-il.

L'enfant ne bougea pas.

— Vous n'allez pas me battre encore ?

— Viens, dit l'homme. Lève-toi.

L'enfant se leva et attendit, mince et gauche dans ses sous-vêtements de coton. Mc Eachern aussi remuait lourdement, avec des mouvements maladroits, ankylosés, comme au prix d'un grand effort. Le petit garçon qui l'observait avec l'intérêt sans étonnement des enfants, vit l'homme s'agenouiller lentement, lourdement, près du lit.

— A genoux, dit Mc Eachern. L'enfant s'agenouilla. Tous deux étaient à genoux dans la chambre étouffante, noyée de crépuscule, le plus petit, dans ses sous-vêtements écourtés, et l'homme inflexible auquel la pitié et le doute étaient inconnus. Mc Eachern se mit à prier. Il pria longtemps d'une voix chantonnante, soporifique, monotone. Il demanda pardon pour n'avoir pas observé le Sabbat, pour avoir levé la main contre un enfant, un orphelin cher au cœur de Dieu. Il demanda que le cœur endurci de l'enfant s'attendrît, que le péché de désobéissance lui fût aussi pardonné grâce à l'intercession de l'homme même qu'il avait nargué, auquel il avait désobéi. Il pria le Tout Puissant d'être aussi magnanime que lui au nom et par l'effet de sa grâce consciente.

Quand il eut terminé il se remit péniblement debout. L'enfant resta agenouillé. Il ne bougeait pas. Mais ses yeux étaient ouverts (il n'avait jamais caché ni incliné la tête) et son visage était très calme ; calme et paisible, impénétrable. Il entendit l'homme chercher à tâtons sur la table où se trouvait la lampe. Une allumette craquée, s'enflamma. La flamme s'immobilisa sur la mèche, sous le globe où la main de l'homme apparaissait maintenant comme trempée dans du sang. Les ombres tournoyèrent avant de se fixer. Mc Eachern prit quelque chose sur la table, près de la lampe. C'était le catéchisme. Il abaissa les yeux vers l'enfant : un nez, une joue saillante semblable à du granit, barbue jusqu'à l'orbite caverneuse derrière les lunettes.

— Prends le livre, dit-il.

Cela avait avait commencé ce dimanche-là, le matin, avant le premier déjeuner. Il n'avait pas déjeuné. Probablement ni l'un ni l'autre n'y avaient pensé. L'homme lui-même n'avait pas déjeuné bien qu'il se fut approché de la table et qu'il eût demandé l'absolution pour la nourriture et la nécessité de la manger. Au dîner de midi, il s'était endormi de fatigue nerveuse. Et à l'heure du souper ni l'un ni l'autre n'avaient songé à manger. L'enfant ne savait même pas la cause de son malaise, pourquoi il se sentait faible et paisible.

C'est ainsi qu'il se sentait, couché dans son lit. La lampe brûlait encore. La nuit était maintenant tout à fait venue. Malgré le laps de temps qui s'était écoulé, il lui semblait que, s'il tournait la tête, il les verrait encore tous les deux, lui et l'homme à genoux près du lit, la marque des deux paires de genoux sans substance tangible. L'air même semblait secréter cette voix monotone de quelqu'un qui parle en rêve, qui parle, supplie, discute avec une présence qui ne pourrait même point laisser une trace fantôme sur un tapis réel.

Il reposait ainsi, couché sur le dos, les mains croisées sur la poitrine, comme une statue tombale, quand il entendit à nouveau des pas dans l'escalier tortu. Ce n'étaient point les pas de l'homme. Il avait entendu Mc Eachern partir dans sa carriole, s'éloigner dans le crépuscule pour faire trois kilomètres jusqu'à un temple qui n'était pas presbytérien, mais où il pourrait faire pénitence pour son manquement du matin.

Sans tourner la tête l'enfant entendit Mrs Mc Eachern monter péniblement l'escalier. Il l'entendit s'approcher sur le plancher. Il ne la regarda pas bien qu'au bout d'un instant son ombre se fût allongée sur le mur où il pouvait la voir. Et il vit qu'elle portait quelque chose. C'était un plateau avec des aliments. Elle posa le plateau sur le lit. Il ne lui avait pas adressé un regard. Il n'avait pas bougé.

— Joe,dit-elle.

Il ne bougea pas.

— Joe, dit-elle.

Elle pouvait voir qu'il avait les yeux grands ouverts. Elle ne le toucha pas.

— Je n'ai pas faim, dit-il.

Elle ne bougeait pas. Elle restait là, debout, les mains roulées dans son tablier. Elle ne semblait pas le regarder non plus. Elle semblait parler au mur, de l'autre côté du lit. — « Je sais ce que tu penses. Ce n'est pas ça. Il ne m'a pas dit de te l'apporter. C'est moi qui y ai pensé. Il ne le sait pas. Ce n'est pas lui qui t'envoie cette nourriture. » Il ne bougeait pas. Son visage était grave comme un visage sculpté. Il regardait l'angle aigu que formait le plafond de bois. « Tu n'as pas mangé aujourd'hui. Assieds-toi et mange. Ce n'est pas lui qui m'a dit de te l'apporter. Il ne le sait pas. J'ai attendu qu'il fût parti, et puis je l'ai préparé moi-même. »

Alors il s'assit. Tandis qu'elle l'observait il sortit du lit, prit le plateau et, l'ayant porté dans le coin, il le renversa jetant tout par terre, plats et nourriture. Ensuite il revint vers le lit, portant le plateau vide à la manière d'un ostensoir dont il aurait été le porteur, revêtu, en guise de surplis, des sous-vêtements raccourcis achetés autrefois pour un homme. Elle ne le regardait pas, bien qu'elle n'eût pas bougé. Ses mains étaient toujours enroulées dans son tablier. Il revint vers le lit et se recoucha sur le dos, les yeux grands ouverts, toujours fixés sur le plafond. Il pouvait voir l'ombre de la femme, immobile, informe, légèrement voûtée. Puis l'ombre disparut. Il ne la regarda pas, mais il put l'entendre s'agenouiller dans le coin, ramasser les débris d'assiettes et les remettre sur le plateau. Puis elle quitta la chambre. Tout était silencieux. La lampe brûlait tranquillement de sa mèche immobile. Sur le mur les ombres palpitantes des phalènes tournoyants étaient grandes comme des oiseaux. Par la fenêtre il pouvait sentir, percevoir les ténèbres, le printemps, la terre.

Il n'avait que huit ans alors. Ce n'est que bien des années plus tard que la mémoire sut ce qu'il se rappelait, bien des années après cette soirée où, une heure après, il avait quitté son lit et était allé s'agenouiller dans le coin (non comme il s'était agenouillé sur le tapis) et, à genoux au-dessus des aliments souillés, il les avait mangés avec ses mains, comme un sauvage, comme un chien.

Le jour tombait. Il aurait dû être déjà tout près

de chez lui, bien loin de là. Bien qu'il fût libre le samedi après-midi, jamais encore il ne s'était trouvé si tard à une si grand distance de chez lui. En arrivant il serait battu. Mais non point pour ce qu'il aurait pu faire ou ne pas faire, durant son absence. Innocent de tout péché il recevrait, en arrivant à la maison, les mêmes coups de lanière que si Mc Eachern l'avait pris en flagrant délit.

Mais peut-être ne savait-il pas lui-même qu'il ne commettrait pas le péché. Ils étaient réunis, tous les cinq, tranquillement, dans le demi-jour, près de l'entrée croulante d'une scierie abandonnée. Cachés à cent mètres de là, ils avaient vu la jeune négresse entrer et disparaître après un coup d'œil à l'entour. Un des garçons les plus âgés avait combiné l'affaire et il était entré le premier. Les autres tirèrent à la courte paille. Ils étaient tous vêtus de blouses semblables. Ils habitaient dans un rayon de trois kilomètres et, comme celui qu'ils connaissaient sous le nom de Joe Mc Eachern, ils pouvaient tous, à quatorze ou quinze ans, labourer, traire, couper du bois comme des hommes faits. Peut-être n'avait-il pas pensé que c'était un péché avant l'instant où il s'était représenté l'homme qui l'attendait à la maison, car, à quatorze ans, le péché suprême serait plutôt d'être ouvertement convaincu de virginité.

Son tour arriva. Il entra dans le hangar. Il faisait noir. Il se sentit de suite en proie à une hâte terrible. Il y avait en lui quelque chose qui voulait sortir. Mais tout d'abord il ne put bouger. Il restait là, debout, sentant l'odeur de femme en même temps que l'odeur de négresse, prisonnier de la femme-négresse et de sa hâte, attiré, forcé d'attendre qu'elle parlât: bruit conducteur qui n'était pas vraiment un mot et qui le prit à l'improviste. Alors il lui sembla qu'il pouvait la distinguer. Quelque chose d'étalé, d'abject; ses yeux peut-être. En se penchant il crut regarder dans un puits noir, et, tout au fond, il vit deux lueurs comme le reflet d'étoiles mortes. Il avançait car il la heurta du pied. Puis il la toucha de nouveau, lui donna un coup de pied. Il la frappa violemment, frappant dans, et à travers un gémissement étouffé de surprise et de peur. Elle se mit à hurler tandis qu'il la faisait relever, la secouant par le bras, lui lançant de grands coups sauvages, frappant la voix peut-être,

mais en tous cas, sentant la chair, prisonnier de la femme-négresse et de sa hâte.

Puis elle s'enfuit devant son poing, et lui-même recula en courant quand les autres tombèrent sur lui, en tas, s'agrippant, luttant, tandis qu'il ripostait, l'haleine sifflante de rage et de désespoir. Ce fut alors l'odeur du mâle qu'il sentit, qu'ils sentaient, et quelque part, derrière, la Femelle qui s'enfuyait, hurlante. Ils piétinaient, vacillaient, frappant ce que leurs mains ce que leur corps pouvaient atteindre, et finalement, tous en un tas s'écroulèrent sur lui. Et cependant, le visage en larmes, il luttait, se battait encore. Il n'était plus question de Femelle. Ils se battaient simplement. On eût dit qu'un grand vent propre avait soufflé sur eux. Ils le maintenaient par terre, réduit à l'impuissance. — Alors, tu vas t'arrêter, maintenant ? On t'a eu. Tu jures de t'arrêter ?

— Non, dit-il. Il se tordait, haletant.

— Assez, Joe. Tu ne peux pas te battre contre nous tous. Et puis, personne n'a envie de se battre avec toi, du reste.

— Non, dit-il, luttant, hors d'haleine.

Ni les uns ni les autres ne pouvaient se reconnaitre. Ils avaient complètement oublié la fille, oublié pourquoi ils se battaient, en admettant qu'ils l'eussent jamais su. De la part des quatre autres ç'avait été un réflexe purement automatique. L'impulsion spontanée qui pousse le mâle à se battre avec ou pour celle avec qui il a ou va forniquer. Mais aucun d'eux ne savait pourquoi il s'était battu. Et il n'aurait pas pu le leur dire. Ils le maintenaient par terre, parlant ensemble, sans hâte, avec des voix étranglées.

— Vous, là derrière, partez. Nous autres nous le lâcherons en même temps.

— Qui le tiens ? Qui est-ce que je tiens ?

— Là. Lâchez-le. Non, attendez. Je le tiens. Moi et...

La masse de nouveau surgit, lutta. Ils l'avaient repris.

— Nous le tenons. Lâchez tous et partez. Faites-nous de la place.

Deux d'entre eux se levèrent et reculèrent vers la porte. Puis les deux autres, courant déjà, semblèrent projetés hors de terre, hors du hangar noyé d'ombre. Dès qu'il fut libre, Joe essaya de les frapper,

mais ils étaient déjà loin. Etendu sur le dos, il les regarda s'enfuir tous les quatre dans le crépuscule, puis ralentir et regarder derrière eux. Il se leva et sortit du hangar. Il resta sur la porte, se dressant d'un geste trop purement automatique, tandis que, près de là, ils se groupaient tranquillement en regardant derrière eux. Il ne les regarda pas. Il s'en alla dans ses vêtements de travail teintés de crépuscule. Il était tard. L'étoile du berger était opulente et lourde comme une fleur de jasmin. Il ne se retourna pas une seule fois. Il s'éloigna, s'estompa comme une ombre. Les quatre garçons qui le surveillaient s'étaient groupés, lentement. Leurs visages semblaient petits et pâles dans le demi-jour. Soudain une voix sonore partit du groupe. — Yaaah ! Il ne se retourna pas. Une autre voix dit tranquillement et lui parvint, tranquille et claire. — A demain, au temple, Joe. Il ne répondit pas. Il continua. De temps à autre, machinalement, il se brossait de ses deux mains.

Quand il arriva en vue de la maison, toute lueur avait disparu au couchant. Dans le pré, derrière la grange, il y avait une source : un bouquet de saules qu'on sentait dans l'obscurité et qu'on entendait sans le voir. A son approche, la flûte des petites grenouilles s'arrêta comme des cordes que des ciseaux simultanément auraient coupées. Il s'agenouilla. Il faisait trop noir pour qu'il pût distinguer sa tête, même en silhouette. Il se baigna le visage, ses yeux gonflés. Il reprit sa marche et se dirigea, à travers le pré, vers la lumière de la cuisine. Elle semblait l'observer, aux aguets, lourde de menace, comme un œil.

Quand il atteignit la barrière de la cour, il s'arrêta, les yeux fixés sur la lumière à la fenêtre de la cuisine. Il resta ainsi un moment appuyé contre la barrière. L'herbe bruissait, vivante de criquets. Sur le fond de terre grise de rosée, sur le sombre rideau des arbres, des lucioles passaient, s'éteignaient, fantasques et imprévues. Un oiseau-moqueur chantait dans un arbre près de la maison. Derrière lui, dans les bois deux *whippoorwills* (1) sifflaient. Plus loin, comme au delà d'un ultime horizon d'été, un chien hurlait. Alors il franchit la barrière et vit quelqu'un assis,

---

(1) Sorte d'engoulevent (N. T.)

immobile, sur la porte de l'étable, où se trouvaient deux vaches qu'il n'avait pas traites.

Il n'eut pas l'air surpris de reconnaître Mc Eachern, comme si la situation était absolument logique, raisonnable, inévitable. Peut-être pensait-il alors à ce fait que l'homme et lui pouvaient toujours compter l'un sur l'autre, dépendre l'un de l'autre; que la femme seule était imprévisible. Et lui qui n'avait pas commis ce que Mc Eachern considèrerait sans doute comme le plus grave des péchés mortels, ne voyait peut être rien d'incongru dans le fait qu'il allait être puni exactement comme s'il l'avait commis. Mc Eachern ne s'était pas levé. Il était toujours assis, solide comme un roc. Sa chemise se détachait comme un halo blanc sur l'entrebaillement noir de la porte. J'ai trait et j'ai pansé, dit-il. Puis il se leva d'un air décidé. Peut-être l'enfant savait-il qu'il tenait déjà la courroie dans sa main. Elle s'éleva et retomba avec une régularité calculée, un bruit sourd et net. Le corps du garçon aurait pu être de bois ou de pierre: un pilier ou une tour sur lesquels la partie sensible de lui-même rêvait comme un ermite, contemplative et perdue dans l'extase et la crucifixion volontaire.

Quand il approchèrent de la cuisine ils marchaient côte à côte, et lorsque la lumière de la fenêtre tomba sur eux, l'homme s'arrêta et se tourna, penché, curieux.

— Tu t'es battu ? dit-il. A propos de quoi?

Joe ne répondit pas. Son visage était tranquille, calme. Il répondit au bout d'un instant. Sa voix était tranquille et froide. — Rien.

Ils étaient debout tous les deux. — Autrement dit, tu ne peux pas ou tu ne veux pas l'avouer. » Le garçon ne répondit pas. Il ne baissait pas les yeux. Il ne regardait rien. — Alors, si tu ne sais pas, tu es un imbécile. Et si tu ne veux pas le dire, c'est que tu t'es conduit en vaurien. As-tu été avec une femme ?

— Non, dit le jeune homme. L'homme le regarda. Il parlait d'une voix rêveuse.

— Tu ne m'as jamais menti. Pas que je sache du moins. (Il regardait l'enfant, son profil calme). Avec qui t'es tu battu ?

— Il y en avait plus d'un.

— Ah! dit l'homme. Tu leur as laissé des marques, j'espère.

— Je ne sais pas. Probablement.

— Ah, dit l'homme. Va te laver. La soupe est prête.

Quand il se mit au lit ce soir-là, il était décidé à s'enfuir. Il se sentait comme un aigle, dur, suffisant, puissant, sans remords, fort. Mais cela ne dura pas, bien qu'il ne sut pas alors que, comme pour l'aigle sa propre chair aussi bien que tout l'espace ne seraient jamais qu'une cage.

Mc Eachern resta deux jours sans s'apercevoir de la disparition de la génisse. Puis il trouva le costume neuf, là ou il était pendu dans la grange. En l'examinant il vit qu'il n'avait jamais été porté. Il trouva le costume dans la matinée. Mais il n'en dit rien. Ce soir-là, il entra dans l'étable où Joe était occupé à traire. Assis sur le petit tabouret, la tête appuyée contre le flanc de la vache, le corps du jeune garçon était maintenant à peu près de la taille d'un homme. Mais Mc Eachern ne vit pas cela. S'il vit quelque chose ce fut l'enfant, l'orphelin de cinq ans qui douze ans auparavant, était assis sur le siège de sa cariole avec la passivité tranquille, attentive et dédaigneuse d'un animal. — « Je ne vois pas la génisse », dit Mc Eachern, Joe ne répondit pas. Il se courba au-dessus du seau, au-dessus du giclement continu du lait. Derrière lui, Mc Eachern le dominait. Il le regardait d'en haut. — « Je viens de te dire que ta génisse n'est pas là. »

— Je le sais, dit Joe. Je crois qu'elle est allée au ruisseau. J'irai la chercher puisqu'elle est à moi.

— Ah, dit Mc Eachern sans élever la voix. Le ruisseau, la nuit, ce n'est guère un endroit pour une vache de cinquante dollars.

— Ce sera tant pis pour moi si elle disparait, dit Joe. C'était ma vache.

— C'était ? dit Mc Eachern, tu as dit *c'était* ma vache ?

Joe ne leva pas les yeux. Entre ses doigts le lait giclait sans interruption dans le seau. Derrière lui il entendit M. Eachern remuer. Mais Joe ne se retourna que lorsque le lait eut cessé d'arriver. Alors il se tourna. Mc Eachern était assis sur un billot, près de la porte. — Vaut mieux que t'ailles porter le lait à la maison d'abord, dit-il.

Joe, debout, balançait le seau. Sa voix était har-

gneuse mais calme. — J'irai la chercher demain matin.

— Porte le lait à la maison, dit Mc Eachern. Je t'attendrai ici.

Joe resta encore un instant immobile. Puis il se mit en marche. Il sortit et se rendit à la cuisine. Mrs. Mc Eachern entra comme il posait le seau sur la table. — Le souper est prêt, dit-elle. Est-ce que Mc Eachern est rentré ?

Joe repartait déjà vers la porte. — « Il ne va pas tarder », dit-il. Il pouvait sentir que la femme le surveillait. Elle dit d'un ton à la fois anxieux et timide :

— Tu n'as que le temps de te préparer.

— Nous ne serons pas longtemps.

Il retourna à l'étable. Mrs. Mc Eachern alla sur le pas de la porte pour l'observer. Il ne faisait pas encore tout à fait noir et elle pouvait voir son mari debout à la porte de l'étable. Elle n'appela pas. Elle se contenta de regarder la rencontre des deux hommes. Elle ne pouvait pas entendre ce qu'ils disaient.

— Tu dis qu'elle doit être au bord du ruisseau? dit Mc Eachern.

— J'ai dit peut-être. Le pré est grand.

— Ah, dit Mc Eachern. Leurs deux voix étaient calmes). Où crois-tu qu'elle se trouve?

— Je ne sais pas. J' suis pas une vache. Je ne sais pas où elle peut être.

Mc Eachern bougea. — Nous allons bien voir, dit-il. Ils entrèrent dans le pré, un derrière l'autre. Le cours d'eau était à trois cents mètres. Sur le rideau sombre des arbres qui le bordaient, les lucioles clignotaient, s'éteignaient. Ils atteignirent les arbres. Les troncs en étaient étouffés sous les broussailles marécageuses qui en rendaient l'approche difficile même en plein jour. — Appelle-la dit Eachern. Joe ne répondit pas, ne bougea pas. Ils étaient face à face.

— C'est ma vache, dit Joe. Vous me l'avez donnée. Je l'ai élevée parce que vous me l'avez donnée pour que je la garde.

— Oui, dit Mc Eachern, je te l'ai donnée. Pour t'enseigner la responsabilité de posséder, d'avoir, d'être propriétaire. La responsabilité qu'a le propriétaire envers ce qu'il possède avec l'autorisation de Dieu. Pour t'enseigner à prévoir, à accroître. Appelle-là.

Ils restèrent face à face pendant un instant encore.

Peut-être se dévisageaient-ils. Puis Joe se détourna et se mit à longer le marais. Mc Eachern le suivait. — Pourquoi ne l'appelles-tu pas ? dit-il. Joe ne semblait pas examiner le marais ni le ruisseau. Au contraire, il surveillait l'unique lumière qui indiquait la maison, se retournant de temps à autre comme pour calculer la distance qui l'en séparait. Ils n'avançaient pas vite, pourtant ils arrivèrent à la barrière qui marquait la fin du pâturage. Il faisait tout à fait noir maintenant. Quand il atteignit la barrière, Joe se retourna et s'arrêta. Il regardait l'autre maintenant. Ils étaient de nouveau face à face. Alors Mc Eachern dit:

— Qu'as-tu fait de ta génisse ?

— Je l'ai vendue, dit Joe.

— Ah, tu l'as vendue. Et qu'est-ce qu'on t'en a donné, si tu me permets de te le demander ?

Ils ne pouvaient pas distinguer leurs visages. Ils n'étaient que des ombres, presque de la même taille, bien que Mc Eachern fut plus gros. Sur la tache blanche de la chemise, la tête de Mc Eachern ressemblait à un de ces boulets de marbre qu'on voit sur les monuments commémoratifs de la Guerre Civile.

— C'était ma vache. Si elle n'était pas à moi pourquoi m'avez-vous dit qu'elle m'appartenait ? Pourquoi me l'avez-vous donnée ?

— Tu as raison. Elle t'appartenait. Je ne t'ai pas encore grondé pour l'avoir vendue, à condition que tu en aies obtenu un bon prix. Et même si tu as été roulé dans le marché, ce qui est plus que probable pour un gamin de dix-huit ans, je ne te gronderais pas pour ça. Quoique tu aurais mieux fait de demander conseil à quelqu'un d'un peu plus averti des affaires de ce monde. Mais il faut bien que tu apprennes comme je l'ai fait moi-même. Ce que je te demande, c'est où tu as serré l'argent ».

Joe ne répondit pas. Ils se dévisageaient.

— Tu l'as peut-être donné à garder à ta mère adoptive ?

— Oui, dit Joe. Ce fut sa bouche qui dit cela, qui prononça le mensonge. Il n'avait pas eu l'intention de répondre du tout. Il entendit sa bouche dire le mot avec une sorte d'étonnement indigné. Mais il était trop tard.

— Je le lui ai donné à garder, dit-il.

— Ah, dit Mc Eachern. Il soupira. C'était presque un soupir de satisfaction, de victoire.

— Et tu vas sans doute me dire aussi que c'est ta mère qui a acheté ce costume neuf que j'ai trouvé caché dans le fenil. Tu as révélé tous les péchés dont tu es capable : paresse, ingratitude, irrévérence et blasphème. Et maintenant, je t'ai pris en flagrant délit des deux autres, mensonge et luxure. A quoi te servirait un costume neuf sinon à courir la gueuse?

Et à ce moment il se rendit compte que l'enfant qu'il avait adopté douze ans auparavant était devenu un homme. Face à face, pied contre pied, il frappa Joe avec son poing.

Joe encaissa les deux premiers coups, par habitude peut-être, ou peut-être par surprise. Mais il les encaissa, sentant les deux poings osseux de l'homme lui écraser la figure. Puis il bondit en arrière, se tapit, haletant, léchant son sang. Ils étaient face à face.

— Ne vous avisez pas de recommencer, dit-il.

Plus tard, dans sa mansarde, étendu froid et raide dans son lit, il entendit leurs voix qui montaient d'en bas par l'escalier tortu.

— C'est moi qui le lui ai acheté, disait Mrs Mc Eachern. Je te l'assure. Je l'ai acheté avec mon argent de poche. Tu m'as dit que je pourrais avoir... que je pourrais dépenser... Simon, Simon...

— Tu mens encore plus mal que lui, dit l'homme.

Sa voix, mesurée, rauque, sans colère montait par l'escalier tortu jusqu'au lit où Joe était couché. Il n'écoutait pas.

— A genoux ! A genoux ! A genoux, femme ! Demande grâce et pardon à Dieu, pas à moi.

Elle avait toujours essayé d'être bonne pour lui depuis ce premier soir de décembre, douze ans auparavant. Elle attendait sous la véranda — créature patiente, effacée, sans rien qui révélât son sexe, sauf la jupe et le chignon soigné des cheveux grisonnants, — quand la carriole arriva. Il semblait qu'au lieu d'avoir été subtilement assassinée et transformée par l'homme inflexible et bigot en quelque chose qui dépassait son but et dont elle-même ne se rendait pas compte, elle avait été obstinément martelée, laminée chaque jour davantage, comme un métal passif et malléable jusqu'à n'être plus qu'une réduction d'espoirs vagues, de désirs frustrés, indécis et pâles aujourd'hui comme des cendres éteintes.

Quand la carriole s'arrêta, elle s'avança comme si elle avait déjà tout préparé d'avance, tout répété : comment elle le descendrait du siège, comment elle le porterait à la maison. Il n'avait jamais été porté par une femme depuis qu'il avait atteint l'âge de marcher. Il lui glissa des mains et entra dans la maison sur ses propres jambes, avança, tout petit et informe dans ses vêtements. Elle le suivit, penchée au-dessus de lui. Elle le fit asseoir. On eût dit qu'elle veillait sur lui avec une espèce de sollicitude, attendrie, un air à la fois déconcerté et alerte, attendant le moment de recommencer et d'essayer de le faire agir, ainsi qu'elle-même, comme elle avait imaginé qu'ils agiraient tous les deux. Agenouillée devant lui, elle essayait de lui enlever ses souliers. Quand il se rendit compte de ce qu'elle voulait faire, il lui écarta les mains et enleva ses souliers lui-même, sans cependant les poser à terre. Il les garda à la main. Elle lui retira ses bas, puis elle alla chercher une bassine d'eau chaude. Elle la rapporta si vite qu'il n'y avait qu'un enfant pour ne pas comprendre qu'elle avait dû la tenir prête, dans l'attente, toute la journée. C'est alors qu'il parla pour la première fois.

— Je me les suis lavés hier, dit-il.

Elle ne répondit pas. Elle était à genoux devant lui tandis qu'il observait le sommet de sa tête et ses mains qui s'empressaient un peu gauches, autour de ses pieds. Il n'essayait plus de l'aider. Il ne savait point où elle voulait en venir, même alors qu'il était assis avec ses pieds froids dans l'eau chaude. Il ne savait pas qu'il n'y aurait rien d'autre, parce que c'était trop bon. Il attendait la suite, la partie qui ne serait pas agréable, quelle qu'elle fut. Cela ne lui était encore jamais arrivé.

Plus tard elle le mit au lit. Il y avait déjà près de deux ans qu'il s'habillait et se déshabillait tout seul sans que personne fit attention à lui ou l'aidât. Il était déjà trop fatigué pour s'endormir tout de suite et voilà qu'il s'agitait, étonné, attendant qu'elle s'en allât pour pouvoir dormir. Mais elle ne s'en alla pas. Au contraire, elle posa une chaise près du lit et s'assit. Il n'y avait pas de feu dans la chambre. Il faisait froid. Elle avait un châle maintenant autour des épaules; emmitoufflée dans un châle, l'haleine changée en vapeur comme si elle fumait. Et il ne s'endormait plus

du tout maintenant. Il attendait le commencement de la partie qu'il n'aimerait pas, quoi que ce fut, quoi que ce fut qu'il ait fait. Il ne savait pas qu'il n'y aurait rien d'autre. Et c'était là encore quelque chose qui ne lui était jamais arrivé.

C'est cette nuit-là que cela avait commencé. Il crut que cela durerait jusqu'à la fin de ses jours. A dix-sept ans, se rappelant le passé, il pouvait voir maintenant une longue série d'efforts triviaux, gauches, vains, nés de frustrations, de tâtonnements, d'obscurs instincts: les plats qu'elle préparait pour lui en secret, et, qu'avec instance, elle voulait lui faire accepter et manger en secret, alors qu'il n'en voulait pas et qu'il savait à quel point cela serait indifférent à Mc Eachern; toutes les fois où, comme ce soir, elle avait essayé de s'interposer entre lui et le châtiment qui, mérité ou non, juste ou injuste, était impersonnel, l'homme et l'enfant l'acceptant comme un fait naturel et inévitable jusqu'au moment où, en intervenant, elle lui donnait une odeur, une atténuation, un arrière-goût.

Parfois il avait eu l'idée de le lui dire, à elle seule, de le lui faire savoir, à elle qui, dans son impuissance, ne pouvait ni l'altérer, ni l'ignorer, de l'obliger à le cacher à l'homme dont la réaction immédiate et prévisible l'oblitérerait tellement en tant que facteur dans leurs relations qu'il n'en serait plus jamais question. De lui dire en secret, en paiement secret pour tous les plats secrets qu'il ne désirait pas :

— Ecoutez. Il dit qu'il a nourri un blasphèmateur et un ingrat. Je vous défie de lui dire ce qu'il a nourri. Qu'il a nourri un nègre sous son propre toit, avec sa propre nourriture, à sa propre table.

Parce qu'elle avait toujours été bonne pour lui. L'homme, l'homme dur, juste, impitoyable s attendait tout simplement à ce qu'il agît d'une certaine façon et reçut une récompense ou une punition non moins certaines, tout comme lui pouvait être sûr que l'homme réagirait d'une certaine façon selon ses propres faits ou méfaits. Mais la femme, elle, avec cette disposition, cette instinct des femmes pour la dissimulation, pour trouver une vague teinte de mal dans les actions les plus triviales, les plus innocentes... Derrière une planche mobile, dans le mur de la mansarde où il couchait elle avait caché un petit magot dans une boite en fer

blanc. La somme était insignifiante et ce n'était un secret que pour son mari; et l'enfant pensait que cela lui aurait été bien indifférent. Mais ce n'avait jamais été un secret pour lui. Même quand il était tout petit, elle l'emmenait avec elle quand, avec la prudence intense et mystérieuse d'un enfant qui joue, elle grimpait au grenier et ajoutait à son maigre trésor, rare, terrible, des pièces de cinq et de dix cents (fruits de quelles chicaneries, de quelles tromperies, elle à qui personne sous le soleil n'aurait jamais dit non, il n'aurait sû le dire), mettant dans la boite, alors qu'il la contemplait de ses grands yeux ronds, des pièces dont il ne savait même pas la valeur. C'était elle qui avait confiance en lui, qui s'obstinait à avoir confiance en lui comme elle s'obstinait à le faire manger: par conspiration, secrétement, faisant un secret de cet acte même que le fait d'avoir confiance était supposé illustrer.

Ce n'était pas le dur labeur qu'il haïssait; ce n'étaient pas les châtiments, ni l'injustice; il y était habitué avant même de les avoir connus. Il n'attendait pas moins et par suite il n'en ressentait ni outrage ni surprise. C'était la femme : cette tendre bonté dont il se croyait condamné à être toujours la victime et qu'il haïssait plus que la justice dure et inflexible des hommes.

— « Elle essaye de me faire pleurer » pensait-il, étendu, froid et raide dans son lit, les mains sous la tête, le corps baigné de clair de lune, tandis qu'il entendait le murmure continu de la voix de l'homme monter l'escalier dans sa première étape vers le ciel. « Elle essayait de me faire pleurer. Et elle imagine que c'est comme ça qu'ils m'auraient eu. »

William FAULKNER.

(Traduit de l'anglais par Maurice Edgar Coindreau).

Le Plaisir Noir

Hungria poussa la porte entre-baillée. Sa queue se dressa droite sur le dos. Il se massa les reins au pied d'une chaise. Il se plaça entre mes jambes.

— Gros matou tu viens à point.

Je le levai en glissant la main sous son ventre. Le ventre était rond. Hungria venait de laper du lait. Cela expliquait sa paresse voluptueuse et sa bonne humeur.

— Tu viens pour faire la sieste.

Hungria miaulait faiblement, car ma main comprimait le liquide dans son ventre. Je le jetai par la fenêtre. Par un rétablissement, il s'accrocha par les pattes d'avant à une manche de mon veston. Il se balança ainsi dans le vide. Le matou n'eut plus de forces. Il se laissa tomber en me déchirant la main de ses griffes. J'entendis pousser un cri par une femme. Goutte à goutte, le sang de ma plaie tombait dans la gouttière. J'enveloppai ma main dans un mouchoir à carreaux.

J'attendais, j'attendais d'avoir sommeil. Comme c'était le soir, après dîner, je n'avais rien à attendre que le matin. J'approchai du lit la lampe à pétrole. Dans un caleçon plié en quatre je trouvai le cahier.

— Vous savez lire, Joseph ?

C'était Carla Strutberg. Je me tournai vers elle, vraiment surpris. Comme j'étais dans la lumière, j'osai la regarder, je ne la voyai point. Sauf sa chemise de nuit blanche. Elle s'assit à côté de moi, câline. Je me levai :

— Non, non, asseyez-vous ! Avez-vous oublié dans quelles conditions vous êtes à mon service ?

Je méconnaissais sa voix. Toujours autoritaire, bien sûr. Mais elle sortait de la gorge, chaude et chantante.

— Vous veillez bien tard pour un valet de chambre, dit Carla.

— Un domestique, madame.

— Faites voir ce cahier !

Je refusai, m'écartant d'elle.

— Je l'exige !

Elle m'arracha le cahier des mains. Carla eut un frisson.

— Il fait froid chez vous. Il n'y a pas de poêle. Vous n'y faites que dormir.

Je la couvris d'une couverture de laine, celle de mon lit. Elle se serra contre moi et me couvrit à mon tour. La patronne me donna tout son côté droit à sentir, de l'épaule au genou.

Elle ouvrit le cahier.

Elle lut :

« Je suis un drôle de type. Félix Mameron est mon nom. Vous ne me connaissez pas ? Vous n'avez jamais entendu parler de moi ?

« — Non, jamais. »

J'ai voulu me suicider à plusieurs reprises. Les suicides réussis ça se met dans les journaux. De ma vie je n'ai rien réussi. Tous les actes, comme l'eau de pluie, me coulent entre les mains mal fermées. Une corde neuve, une grande bourrée de foin, le ruminement des bêtes dans l'étable : voilà le rêve de ma pendaison. Et je ne me suis pas pendu, à cause de l'odeur des foins qui me monte à la tête. Ceux d'ici disent que ça aide à faire l'amour et hâte la culbute des filles. Dans le foin. Cela se peut. Je n'en sais rien. Des femmes, je n'aime pas en parler. Elles n'ont pas voulu de moi, n'en veulent pas. Ça pisse avec un chuchotement de cataracte.

C'est la neige qui ne s'en va pas. L'herbette perce dessous comme les seins aigus d'une fillette sous sa robe. Les arbres tendent leurs moignons au soleil. Les arbres vivent pareils aux hommes : l'histoire finit par des rhumatismes. A travers l'herbe persistent les taches brunes de la terre. Puis, à la fin mars, le pré devient lisse comme le corps d'une femme bien mariée qui aimerait l'amour. Les femmes rêvent, parlent de l'amour, mais ne l'aiment point. Il faut que ça les déchire à grands coups de dents. Les pâquerettes sont des bougies sous le vent tendre. L'eau commence à couler en sinueux ruisselets. L'eau parle tout le temps, elle me dit : « Félix, tu es laid. On t'appelle « Le Vilain ». Il y a belle lurette que je le

sais au point d'en avoir oublié mon nom. Mameron. Mon père m'a pris à part pour m'apprendre mon nom, avant mon entrée à l'école. Dans un champ de pommes de terre, c'était, en avril vert, je chassais les mouches maigres des animaux. La charrue restait plantée dans le sol.

— Le Vilain, comment t'appelles-tu ?

— Le Vilain, père...

Mon père se fâcha tout rouge. Il me leva par les pattes de derrière, comme un lapin, et cognait dur. Quand il eut fini, l'émotion le gagna.

— Non, dit-il, adouci.

Il se passa la main sous le nez, se gratta l'aisselle sous le bras gauche, se repassa la main sous le nez. J'étais devant lui, devant son pantalon de velours maintenu sur les hanches par une lanière. Quand il l'ôtait, en tassant ses forces !

— Félix Mameron, né le 5 janvier 19... l'année qu'il n'a pas fait froid.

— J'ai six ans, père.

Il calcula, la main entre le pantalon et la chemise jaunie par la sueur. Il reprit :

— Félix Mameron, né le 5 janvier 19... à Cistourg.

— Répète le Vilain !

— Oui, père.

La fenaison. L'herbe a cuit au soleil, elle sent la grillade. Dans la grange, le foin m'a rappelé tout cela. Et l'oiseau rose qu'on entrevoit sous la robe des filles de mon âge d'alors. Je ne me suis pas pendu. Plus tard, j'aurai un oiseau rose.

Une fois, j'allai à Strasbourg avec mon père. J'ai vu le Rhin, un grand fleuve m'a-t-il paru. Chez nous, à Cistourg, il n'y a que de l'eau de pluie et celle qui dort dans les fontaines. De l'eau qui tombe. Mais le Rhin c'est de l'eau qui marche, se déploie en force. Quand j'étais sur le pont, quand j'ai vu le courant, j'en suis sûr, c'est le pont qui s'en allait le long de deux rives. Le fleuve respirait à pleins poumons, à soulever le pont. Son souffle entraînait l'air avec les canards et des oiseaux blancs qui je ne connais pas. J'ai raconté cela à Marcel-qui-boite et à René-le-tordu; les seuls qui ne me battent pas. Ils ont ri et m'ont traité d'idiot. Je n'ai rien dit.

Du pont j'avais idée de me jeter en bas. Ma main était dans la grosse patte du père. Je ne pouvais m'en

défaire. Quand on sortait du pays, mon père me prenait toujours la main. Le fleuve est terrible, sans grimaceries, vraiment puissant. Il se moque de tout ce qu'on peut lui faire.

Ce dont je rêve aussi : mourir en chemin de fer; la nuit de préférence, en hiver. Le rapide file, les voyageurs somnolent. Le compartiment chauffe doucement ses puanteurs d'hommes endormis. La machine accélère, le conducteur a vu le feu vert. Un faux aiguillage. Deux trains se tamponnent. Le choc se répercute dans ma poitrine. Moi seul je sais ce qui m'arrive. Un mugissement de ferraille et le train se couche comme une bête abattue. On s'engueule par téléphone. Les employés entendent de travers. Le papier crasseux des journaux invente des histoires. Les bras en croix, je me sens mourir sous l'écrasement du wagon.

— Vous savez, le Vilain étant dans le train.

L'accident n'a pas eu lieu. L'obstacle surgissait au dernier moment : la présence d'esprit d'un machiniste. Pourtant, une fois, tout semblait aller sans accroc. J'eus un désir : me voir. La petite glace des chocolats Poulain était écrabouillée dans ma poche. Mes yeux brillaient dans les morceaux de verre; ils étaient beaux. Je m'en allai à la cuisine. Le miroir piqué de taches de rousseur me renvoya une figure de tous les jours. Ça ne se voit pas le désir de mourir. Lorsque je revins dans la grange, le père avait décroché la corde. Il en eut besoin pour suspendre un porc saigné de frais.

Maintenant, je n'essaie plus de mourir. A la vue d'une corde je tremble. Recroquevillée sur elle-même comme un serpent. Je n'essaie plus de dérouler ses anneaux et la tendre sous mon poids, la corde en chanvre.

Je sais que je dois rester là, comme mon portrait sur la commode de la grande chambre; jusqu'à ma mort et après.

Mes cheveux, raides et enchevêtrés, rappellent la paille de fer. Enfoncés dans le crâne, mes yeux s'étirent, clignotent; des yeux de bêtes qui chasse la nuit, phosphorescents. Je n'ai pas de joues; de ma bouche serrée entre les maxillaires, on ne voit que les dents de vieille carne. Tout est en longueur. Mon corps m'est aussi intolérable qu'une démangeaison de vermine.

Le portrait sur la commode ne montre pas mes jambes osseuses et velues. Félix Mameron, dans l'ensemble, je le comparerais à un ours décharné par un hiver polaire sans poissons et sans phoques. Je me vois avec des mains de singe. Un drôle de type, j'avais raison de dire, un type lamentable.

Il n'y a que mon âme qu'on ne voit pas et qui me semble belle. Elle est le petit oiseau de Paradis picorant dans les mâchoires du crocodile endormi. Quelque chose de léger, d'audacieux, d'insouciant, d'imbécile, une volaille, quoi! On a peur dans un froufroutement d'ailes. Volez, mais volez donc!

A présent vous entrevoyez le personnage long comme un rectangle, plat comme un sémaphore. Oubliez mon âge. Je crois que les années qui me dégringolent le dos ne comptent guère. Je suis le personnage de mon physique sans âge.

Les uns la voient grande; les autres la rapetissent; la vie, je la vois en long, un corps de Don Quichotte mourant. Le soleil avant la nuit lui projette une ombre, de bec de gaz en reverbère. Ce qui, encore, accroît l'énormité : je la vois d'un neuvième étage. Cette vue plongeante empoisonne mon existence, me rend fou. Assis dans un arbre, au seuil d'un abîme, le tronc craque, les branches cherchent à s'accrocher dans l'air. Pourriez-vous avoir, sans cesse, à vos côtés un chien démesurément long, à la gueule gloutonne, qui vous ferait accroire qu'il est malheureux parce que trop court ? Non, n'est-ce pas ? D'un coup de pied vous le pousseriez dehors. Eh bien, moi je m'escrime depuis des années à vouloir ouvrir cette porte, à me mettre dehors. Je cherche sans trouver des courants d'air susceptibles de m'éventer. Je suis un moulin à vent tournant à vide. Pour écraser les grains, en guise de meule, j'aurais un pneu d'automobile. Le meunier enfariné est cocu de tout son ventre lisse. La meunière saupoudrée de farine blanche, est jolie. Sur elle je replie mes ailes. Je suis un Don Quichotte sans grandeur et dépourvu de ridicule humain ; un chevalier peureux caparaçonné dans son armure qui tournerait le monde pour extraire une puce du repli de ses fesses. En plus, un amer, un désespéré cuvant son alcool malsain. Laissez-moi... Chercher à voir son derrière, tout est là.... »

Carla Strutberg avait lu d'un seul trait. Mainte-

nant, elle tâchait de respirer sans suivre le rythme de la phrase. Elle saisit mes épaules et me dit, sa bouche près de la mienne:

— Tu vivras en bas, tu coucheras chez moi, gringalet.

Ce fut presque tendre, n'étaient ses dents alignées que je voyais s'ouvrir pour mordre. Elle me renversa sur le lit. Furieusement, et en une sourde vengeance, elle s'ingénia à m'arracher des cris et des plaintes. Ses cheveux devenus fous essuyaient mon corps. Des deux bras elle m'immobilisa les reins pour poser sa tête Elle dit en épelant sa phrase :

— Si tu n'étais pas fou ?

— Je te plaindrais.

Des souliers ferrés ébranlaient l'escalier. Depuis le grenier on entendait chaque pas. Les clous râpant les marches. La pointe de la chaussure cognant contre la marche plus haute. Et la main qui tirait sur la rampe. A un moment donné, les pas s'arrêtèrent. Nous attendîmes la chute. Ce fut une quinte de toux aboyeuse.

— C'est le veilleur de nuit, dit Carla, il tousse tout le temps.

On relâcha notre attention. Pour ne pas me regarder, Carla soupesait le cahier. Sûrement qu'elle pensait : « Si je m'étais attendue à cette surprise... Je ne rêve pas pourtant. » Elle se passa la main sur les deux joues. Dans sa main gauche, elle prit un sein. « Ici, en chemise de nuit. Il fait froid. Il est laid. Sous la même couverture. M'inspire-t-il du désir ? Non. » Elle m'examina avec des yeux perdus. « Non. Il m'intrigue. Qu'ai-je pu lui raconter cet après-midi ? Je ne pensais pas du tout à ça en lui ouvrant la porte. Cette tête à gifles. Il a de beaux yeux, par exemple. Des yeux qui ne correspondent pas du tout au reste... La bonne couchait avec mes pensionnaires, sans exception. Celui-ci, il écrit, ou Léonardi écrit. Ça ne fait rien. Je n'aurais donc jamais un domestique qui ne soit que domestique ? » Carla se retourna vers moi, me regardant par en dessous avec le plus grand sérieux, comme le font les femmes après la première volupté que leur procure un nouvel amant. Elles confrontent ainsi ce qui s'était passé, se passera et aurait pu se passer.

— On sonne, dit Carla en se dégageant de dessous la couverture.

Elle se mit debout, les mains aux hanches, comme pour m'interroger. On écoutait.

— C'est chez moi, en bas.

Elle voulut se draper dans la couverture. Je lui passai mon manteau, il la couvrit des épaules à la pointe des pieds.

— Viens avec moi. Emporte la lampe à pétrole.

C'était le veilleur de nuit. A la lumière il battait des paupières pour se faire à la clarté.

— Ah ! c'est vous. J'espère que vous ne me demandez pas un verre à une heure pareille, dit Carla qui le connaissait.

— Non, non, grommela le veilleur, Madame Strutberg, Madame Strut...

— Je sais mon nom, coupa-t-elle.

La pélerine bleue du veilleur était toute blanche.

— Vous avez dormi chez le boulanger, naturellement, sur les sacs de farine. Venez ! Que je vous essuie...

Par les nuits froides, le veilleur cherchait abri dans la boulangerie. Jamais, disait-il, il ne dormait aussi profondément qu'adossé au four, avec l'odeur du pain.

— Madame... je vais vous faire beaucoup de peine... je le sais, marmonna l'homme, encore mal éveillé. Si si, je vous connais.

Le veilleur maintenait les bras croisés sous la pélerine. Carla s'impatientait:

— Allez-y! Faites-moi de la peine.

Le veilleur de nuit haussa plusieurs fois les bras, ouvrit la bouche pour s'humecter les lèvres de la langue. Il bredouillait. Le chaud et le sommeil avaient sans doute vidé son cerveau.

— Le boulanger m'a dit... Il vous connaît bien. Nous vous avons, tous les deux, hé! tous les deux, en grande sympathie, dit-il en souriant béatement.

— Il fait froid sur ce palier; dites, ou je m'en vais, intervint Carla.

Mon bras s'engourdissait de tout le temps tenir la lampe. Je la posai par terre. Eclairé par en bas, le veilleur de nuit ressemblait au sergent de ville qu'on présente au musée de cires. Maintenant il s'efforçait de parler vite.

— Les pattes brisées, le crâne fendu, mais il vit encore, dit-il d'un seul trait.

— Qui ? demanda Carla.

— Le boulanger m'a certifié que c'était le vôtre. Il n'y a pas deux matous noirs comme ça, comme le vôtre, madame....

Le veilleur de nuit ouvrit sa pélerine et rejeta les pans sur les épaules. Dans ses bras il tendit Hungria, le gros matou noir. D'un geste rapide, Carla le toucha.

— Il est froid, dit-il Remmenez-le. Je n'en veux pas.

Rabattant les pans de sa pélerine, le veilleur de nuit s'en alla aussi lourdement qu'il était venu.

Carla ouvrit la porte de sa grande chambre. Avec la lumière c'était comme un paradis. Les fauteuils, le tapis, les livres et le lit. J'ôtai mes souliers. Elle se déshabilla rapidement, le manteau et la chemise. Pour s'y glisser, elle ouvrit le lit. Je fis de même. Carla éteignit la lumière. Quand je la sentis contre moi ce fut clair et plus chaud que toutes les lumières du monde. C'était de la chaleur humaine. De sa main, Carla me palpa tout le corps. Enfin sa main s'immobilisa sur mon ventre. En réfléchissant elle dit :

— Comme tu es maigre.

Je ne dis rien.

En une caresse lente sa main allait de la poitrine au ventre. Je sentais très bien la douceur de la paume. Quand sa main se fatigua, elle me dit:

— Pour m'occuper de toi, il me faudra renvoyer mes pensionnaires. Tu veux que je m'occupe de toi ?

De tout son corps bandé elle attendait le plaisir. Je ne me sentais capable de le lui donner qu'en des circonstances exceptionnelles, poussé par la misère.

Hugues NONN.

(Extrait d'un roman à paraître aux Editions Denoël et Steele).

Poèmes

I

O terre, à qui je suis si profondément relié,
Dans la non-nature sentant la nature,
Et dans mon piétinement son élan sourd,
Séparé, j'éprouve l'unité.
Comme le désert soudain sous le nuage,
Je sens la grande créature créatrice,
Et non-invité, je prends part
A l'immense banquet.

II

Quand le jour paraît en petit équipage
Collant sa joue hâve aux barreaux,
— Oh! la riche splendeur du pauvre jour à naître,
Les riches diamants du pauvre petit jour

III

Quand une étoile est comme une goutte d'eau pure
Ou une larme creusant le ciel de façon noble.

IV

En avant, à cheval pour le pays des rêves,
Vacances, accordéons et chevaux de bois
Paradis bon marché qui fleure la banlieue,
Bête à faire pleurer et rire
Et mon cœur à grands cris démarre en s'ébrouant,
Chevauche épanoui dans l'air endimanché.

V

Maintenant tous mes instants ont des visages
De terreur, de foi, d'ignorance, d'amour.
L'angoisse qui se creuse en moi saisit leurs traits
Et dans la nuit qui vient j'épèle encore leurs formes.

VI

Le ciel, comme une fleur, se pressait sur mon cœur.
Si près — je défaillais sous l'aigu de l'odeur.

VII

Je crois n'être jamais descendu dans ces îles
Où la vie se défait dans le bonheur et le malheur.
J'ai toujours navigué sur la mer infertile,
La plaine monstrueuse accordée à mon cœur.
Sur mon visage où se plaquait le masque de l'effroi
[ou du courage
Le vent par durs paquets lançait les pleurs et les rires
Je tournoyais sans avancer.

VIII

Qui sépares
Qui unis ;
Devant le mur
Lamentons-nous.
Le peuple le plus proche de Dieu,
Le plus éloigné de Dieu,
Le plus éloigné des autres,
Le plus éloigné de soi,

Proche, infiniment proche;
Le désir et le regret,
Qui aime peu la victoire
Qui se complait dans la défaite
Essence de l'humanité
Qui luttas avec l'ange,
Que Dieu bénit
Que Dieu maudit
Que Dieu protège
Que Dieu foudroie,
Qui soulèves les monts et les peuples

Qui courbes les eaux
Mon peuple qui n'est pas mien
Sans terre

IX

Je me promène sans fin dans cette odeur.
Ce n'était pas surtout cette odeur mâle et forte
Mais un chant apaisé dans le matin ou dans le soir
Des herbes emmêlées sous le vent, et qui respirent,
J'y tournoyais, je m'y noyais dans une légère ivresse.
Une brume montait le long de la prairie,
Des idées lointaines montaient comme toutes proches,
Vous étiez votre idée, votre image,
Aucune idée, aucune image
Brillant dans mon ciel transpercé.

X

Parfois je vois le temps fondre dans une liquide éter-
[nité,
Et l'espace transformé en effluves
Se dissoudre en rayons, en pollens, en fils de la Vierge,
Et parfois toute chose se condense à nouveau, brille
[dans son noyau dur.

XI

J'ai traversé plusieurs fois le pays du bonheur,
En rêve,
Un soir dans le soir,
Un matin dans le matin;
C'était un pays sans mémoire, torride, desséché,
Mais qui éveille dans l'âme la fraîcheur des chants, et
[le désespoir.

XII

Inquiétude sauvage en moi
Je n'ai plus besoin de soutien,
Car mon inquiétude est si grande,
Elle me brûle, elle m'agrandit.
Je sens sa flamme
Elle me libère et m'équilibre
Dans ce monde brûlant et vibrant

Jean WAHL.

Histoire Baroque

Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la course des chars conduisaient après leur mort des chars imaginaires.

(Voltaire. Dictionnaire philosophique.)

J'arrivai à Syracuse par un soir d'orage. A Palerme, ce fut par une nuit silencieuse, où flottait une odeur de catacombes et d'orangers, chargée d'une solitude aussi comblée que celle des morts. Toutes ces nuits devaient être semblables : jamais tout à fait immobiles, mais faiblement mouvantes de cette palpitation initiale, pareille au rythme de la mer, et qui est aussi la respiration de la terre. On y devinait l'angoisse des dormeurs, la fièvre des prisonniers perpétuels et des enfants aveugles, la plainte des malades dont on entretient les plaies avec des feuilles de lierre et qui portent sur la tête des pigeons entr'ouverts; on y décelait, au fond des cryptes, le lent balancement des mortes en robes de mariée suspendues par le cou, des princes de l'Eglise aux visages en lambeaux, et, parfois, déchirant la torpeur, crevant jusqu'aux légers nuages autour de la lune, se heurtant aux montagnes proches pour disparaitre au fond des eaux, l'atroce bêlement d'un troupeau de moutons qu'un berger infirme mène à l'abattoir en s'aidant d'un bâton dont, à chaque pas, il frappe lugubrement les pavés. J'y reconnaissais un des lieux propre à provoquer en moi cette stupeur qui est l'état naturel de l'homme et le plus susceptible de lui faire appréhender l'éternité de l'instant. J'y voyais la représentation du principe négatif. C'était la ville romantique par excellence, où la mort apparait comme une des forces capable de résister au désordre et d'organiser le chaos. Entre le

spectacle de la nature, s'étendait une ville de théâtre, entièrement baroque, faite pour les meurtres et les empoisonnements. Enfin! les créatures y avaient moins d'importance que les pierres; les statues étaient plus troublantes que de vraies femmes; les églises de porcelaine, les façades en mouvement, les escaliers tourmentés se mêlaient dans une perspective faussée à dessein, s'épanouissaient au-dessus des immondices. A chaque carrefour, surmontant les fontaines, des monstres adorables s'agenouillaient sur des jambes absentes, des anges grands comme des hommes plongeaient, tête la première, dans les bénitiers, offrant au regard la douce plante de leurs pieds; je tremblais, saisie d'une sorte de trance, comme devant une révélation surnaturelle.

Nous avions roulé depuis le matin, en troisième classe, à travers la Sicile intérieure, dans cette lucidité sourde provoquée par la fatigue qui permet à l'esprit de changer d'état, de passer promptement d'une forme en d'autres. Je ne m'en dégageais, après d'incroyables efforts, que pour aller embrasser, au fond du wagon à claire-voie, une sorte de démon dolichocéphale qui m'avait griffonné des mots précis sur sa carte bordée en signe de deuil d'un large cadre noir et dont je relis en ce moment même le nom : « *Enzo Provenzani. Ispettore Di Zona dei Sindacati Fascisti dell' Industria. Licata* ». Cette étrange apparition avait succédé sur la banquette de bois (dont nous n'étions séparés que par l'étroit couloir central) à un petit garçon que j'avais reconnu pour l'avoir souvent vu dans mes rêves. Sans doute m'avait-il déjà aperçue dans les mêmes circonstances, ou en d'autres, car il n'avait cessé de me regarder, et nous n'avions pu réprimer tout d'abord le commun élan qui nous avait jetés l'un vers l'autre. Que ces visages étaient séduisants! Aucun n'était déformé par des croisements de race. Tous présentaient des traits réguliers, une bouche épaisse avec de petites dents, très blanches, des yeux bleus clair ou noirs, la tête étroite. A la façon dont le voyageur montant dans le wagon, puis s'asseyant à la place même que l'enfant venait de quitter, se pencha vers moi et ne cessa plus de me regarder, projeté hors de lui-même par une sorte d'extase consciente, je ne doutai plus que ce fut le même. Je ne dissociai plus les deux voyageurs. Par quel mi-

racle cet enfant était-il devenu brusquement homme, je ne me le demandais pas. Je n'avais pris depuis l'aurore aucune nourriture. Le train omnibus que nous avions emprunté ne s'arrêtait qu'à de petites gares désertes — des haltes plutôt, desservies par cette ligne à voie unique qui serpentait au cœur de la Sicile, contournant indéfiniment l'Etna et ses cratères endormis. J'étanchais souvent ma soif au fiasco d'un vin capiteux et sucré. Je n'avais pas perdu la tête. Au contraire. J'étais au centre de moi-même, délivrée de cette croûte épaisse qui s'accumule sur nous au contact des êtres et de la vie extérieure. J'avais retrouvé mon intégrité première. Mon esprit, lent à me situer au milieu du temps, avec mon nom, mon lieu d'origine et de destination, était habile à exalter en moi mes qualités les plus singulières. Les autres ne s'y trompaient pas qui venaient à moi comme des mouches. Je ne sais rien de plus exaltant que cet attrait que l'on exerce sur la foule. Entrer dans un lieu quelconque, voir aussitôt tous les regards converger vers soi, sentir cette émanation radieuse de soi frapper ces visages tendus, contourner ces corps éveillés, s'arrêter au hasard sur une bouche tremblante, repartir vers des mains entr'ouvertes, savoir qu'on tient brusquement ces êtres sous sa paume et qu'il suffirait alors d'un geste pour les amener à soi sont une ivresse si aigüe que je ne parviens pas à y renoncer. Que de fois, à l'étranger, j'ai éprouvé cette facile domination. Je l'exerçais indifféremment sur les plus humbles: ouvriers, paysans, marins. Plus rien n'existait alors pour moi que ces grands courants obscurs que je suscitais chez ces êtres endormis, éveillant en eux le seul instinct qui les maintenait en vie, les douant du même coup des plus grands pouvoirs. Cependant, je n'en retirais aucune vanité. Il me semblait simplement retrouver le rôle magique des prostituées et des prêtresses — peut être de toutes les femmes si celles-ci consentaient un instant à se libérer de leur lâche asservissement à l'homme et à cultiver leur nature profonde. Tout me semblait naturel. Je *me* voyais à côté de mon jeune amant — Gunnar — danois, d'origine allemande, rencontré à Rome dix jours auparavant et avec lequel j'étais partie le soir même pour Syracuse. Il lisait lentement une revue française. Sur un signe du Sicilien, je me levai et me dirigeai vers l'extrémité du

wagon. Là, sans un mot, nous nous embrassâmes avec frénésie. J'étais véritablement détachée de tout ce qui avait précédé ou de ce qui suivrait cet instant. On m'eut dit alors que ce train roulerait éternellement dans l'infini que je n'en eusse pas été surprise. Deux femmes graves, vêtues de noir, me regardèrent avec réprobation. Je ne compris pas pourquoi.

Des villages fortifiés élevaient leurs tours de ténèbres en bordure de la mer, le port déserté d'Agosta rappelait une victoire navale, les vagues mouraient doucement au pied des palais rococos de Catane. L'Etna, semblable à un miroir dans une maison vide, dressait la certitude de ses neiges éternelles d'où le feu s'échappait indéfiniment comme la vie. Mais, nous avions dépassé tout ça. C'était maintenant Enna, la ville antique, Castrogiovanni, oubliée au sommet d'un rocher, Termini, pleine de tombeaux romains au crépuscule, le pont de l'Ammiraglio surplombant les champs d'orangers et de citronniers. Nous approchons. Il fait tout à fait nuit. Palerme. (C'est à ce moment même que débutait mon histoire).

Nous suivîmes le portier galonné qui, hurlant plus fort que les autres et jouant des coudes, avait réussi, le premier, à s'emparer de nos bagages. Une rue extravagante, toute neuve, bordée d'immenses blocs de maisons, sur le plan des cités américaines, s'ouvrait devant nous. La pension Cavour se trouvait au dernier étage d'un de ces immeubles, dans un vaste appartement. Les chambres avaient trois porte-fenêtres, ouvrant sur un large balcon de pierre. Je m'y accoudai, prise d'un de ces brusques accès de solitude et de silence dont rien ne peut me tirer. Gunnar défaisait nos valises, et commençait à écrire, pour son journal de Copenhague, un article politique plein de subtiles critiques sur les organisations fascistes de Sicile. Je fermai doucement la fenêtre derrière moi, baissai les stores de bois, et m'allongeai sur le balcon dans un fauteuil de paille. O ! bienheureuse solitude !

J'ai parfois éprouvé ce ravissement total de soi provoqué par un être en qui, au delà des mots ou des illusoires moyens d'expression, l'on reconnaît la même clairvoyance et cette terreur de vivre qui fait que l'on se jette dans les bras l'un de l'autre comme pour s'évader de l'instant, échapper à l'angoisse du vide. Mais, jamais je n'ai atteint aux profondeurs

même de l'existence hors de la durée, jamais je n'ai mieux retrouvé les lois éternelles de tout ce qui vit et se meut, que dans l'ivresse de la solitude. Je remonte alors aux sources du mouvement perpétuel, je rejoins ce qui a été — jusqu'à cet instant entr'ouvert à mon passage, le temps d'une respiration — et tout ce qui sera. Curieuse destinée que la mienne ! Si je pense à ma vie extérieure, c'est dans un grand élan désordonné et sans cesse interrompu. Celle-ci procède par bonds, sans aucune solution de continuité. Je ne sais s'il existe une créature dont l'existence soit si instable que la mienne. Je suis en constant état de réceptivité. Chaque être me marque momentanément sans cependant me retenir ; les sites, les villes, les marées, les saisons, la lune ont sur moi une influence immédiate. Par suite de la sensibilité extrême de mes nerfs, les idées se succèdent en mon esprit à une telle rapidité qu'elles déterminent autant de mouvements contradictoires. On me reproche la terrible consommation de personnes que je fais. Le désordre, l'agitation, une grande quantité de créatures me sont indispensables comme d'autres ne peuvent vivre que dans la parcimonie, la sécurité, la fidélité à un seul être. Ainsi, j'ai suivi toutes les impulsions de mon imagination. Ne faisant pas de différences entre les individus, je prêtais à chacun ma pensée, mon délire, mon goût de la destruction et mon extrême vitalité. Je me demande parfois si je n'ai pas vécu une vie entièrement imaginaire, entraînant avec moi dans des aventures sans issue, des êtres vivants que je recréais de toutes pièces.

Dès l'enfance, j'ai ressenti cet étonnement de vivre, sans toutefois le placer hors de l'instant. Je vivais déjà en journées distinctes et closes. Le grand appétit que j'éprouve aujourd'hui pour les êtres n'implique pas davantage, pour moi, une notion de continuité. Comment continuer de vivre avec la même pensée, la même femme, le même nom, ou plutôt, comment faire *comme si l'on continuait* de vivre ? Un homme qui s'adapte à lui-même est mort. La seule lutte valable consisterait à s'arracher de tout lien physique, de toute habitude spirituelle. On n'est vivant qu'en cette constante vacuité qui permet ces états de stupeur que suscitent un être neuf, un nouvel aspect de la pensée, un mot jamais entendu. Je crois

bien que je n'aime réellement approcher les êtres qu'une seule fois. Il se produit véritablement, à ce moment-là, quelque chose de très mystérieux, de soudain, comme l'éclair, le feu, la pluie, une rupture immédiate de tout ce qui ne constitue pas l'existence profonde de l'homme, un arrachement de la personnalité illusoire, qui lui permet de continuer de vivre, et qui se reformera dès que sera terminé le choc à la faveur duquel deux êtres, à l'extrémité d'eux-mêmes, ont retrouvé en même temps leur unité première. Cependant, cette construction spirituelle et sensuelle, érigée dans la surprise, sera désormais semblable à elle-même : la répétition ne pourra qu'estomper ses contours. Alors, pour remplacer ce palais de cristal en fusion, surviendront un langage, un rythme particuliers sur lesquels se baseront, une fois pour toutes, les rapports entre deux individus. C'est ce nouvel univers que je déteste. J'y vois des limites qui m'empêchent réellement de respirer. Je m'étiole, je m'anémie, je finirais par mourir. Un amour, basé sur une présence quotidienne, détourne de moi ma vie véritable, m'enroule d'un halo où l'autre trouve sa nourriture et ne me laisse pour subsister que mes qualités les plus médiocres. Il paraît que certaines femmes, au premier regard qu'elles rapportent des profondeurs charnelles où elles viennent de sombrer, s'accrochent à l'homme comme des naufragées. Comment oser dire que je n'éprouve alors que des instincts criminels ? C'est à ce moment que, plus précisément encore, la solitude m'apparaît comme le seul état digne de notre condition humaine. Me voilà saisie d'une soudaine horreur plus encore pour cette prostitution de l'esprit que pour celle des corps. Que chacun passe et se reprenne. Assez de ces échanges imbéciles qui ne servent qu'à travestir les pires désirs d'asservissement ! Et je m'abandonne aux sombres délices de me retrouver intacte.

Or, voici que ce soir encore, j'entends ce profond appel. Il est des lieux où l'esprit ne reçoit pas une idée qui n'éveille un sentiment. Autour de moi s'étendent de hautes montagnes déchirées d'un côté par la mer ; un cordon de lumière électrique souligne dans la nuit la route qui s'élève vers Monréale ; toutes les fenêtres du palais sont brillament éclairées sur le Mont Pellegrino ; en bas, ces lueurs tremblantes sont

celles des grands paquebots et des barques de pêcheurs amarrées dans le port. Que de nuits, déjà, j'ai passé dehors ! Celles de Marseille où ce poète qui m'a créée et marquée jusqu'à la mort me désignait les feux lointains en me parlant d'éternité, de l'Estaque, ce lieu de cauchemar et d'épidémies, où il me racontait son enfance et la révolution spartakiste; de Paris, en été, sur les berges de la Seine, où assise sur une pierre, j'écoutais longtemps ce grand musicien me réciter des vers de Pouchkine ; en banlieue, dans une maison inconnue au milieu des bois, sous la neige, avec cet écrivain de théâtre, plein de chaleur et de réticence, que je n'ai pas cessé d'aimer — comme d'ailleurs, pas un instant, je n'ai cessé d'aimer aucun de ceux que j'ai approchés, ne fût-ce qu'une fois, d'un cœur dénué de malice et d'un corps sans souvenirs. Aucune cependant n'a dépassé la tragique douceur de celle-ci. C'est une nuit de cimetière. La ville repose sous une odeur de fleurs capiteuses comme pendant une veillée mortuaire. O ! charnier sous les lys !

Cependant elle nourrit ma sourde délectation : c'est à ce moment que je comprends que je n'ai véritablement besoin de personne.

Sans doute, devrais-je maintenant aller vers Gunnar, lui dire que je l'aime et toutes sortes de gentillesses. Mon être tout entier répugne à ces douceurs. Je sais que je décevrai Gunnar comme j'ai déçu tous ceux qui ont voulu s'installer dans ma vie. Cher Gunia ! Je suis pourtant si bien avec lui ! Je sais déjà tout ce qui le concerne, son enfance à Berlin, sa jeunesse à Copenhague, ses craintes d'adolescent, et comment il a fait l'amour pour la première fois, cet hiver passé à Varsovie, le mois dernier en Autriche, le livre qu'il veut écrire, et tout ce qui a été pour lui jusqu'à aujourd'hui où je me trouve, moi, au bout de tout ça, moi dont il fait brusquement le terme de ses angoisses. Que de fois, j'ai été ainsi l'issue de toutes ces existences ! Que d'histoires de famille entendues, écoutées avec attention. Les enfances, solitaires ou comblées, les premières maladies, les années de collège, les maîtresses et leur nom, la jalousie des mères, le manque d'argent, les discussions philosophiques avec des camarades, pour certains, le mariage, même les enfants, la réelle célébrité

pendant les années d'inflation, mais en même temps cette lassitude devant la vie organisée une fois pour toutes, chez d'autres, à cinquante ans, l'angoisse non pas de vieillir mais de se réveiller vieux, tout ce qu'il y a déjà derrière eux, pourtant un tel désir de changer encore sur ce visage qui garde une merveilleuse expression d'étonnement, et toujours moi, havre où venaient échouer tant d'efforts, moi, cette femme qui justement ne pouvait rien, ne voulait rien, n'avait jamais rien voulu, et qui, tout à coup, après avoir donné toutes les certitudes, s'enfuyait prise de panique devant son lit dévasté, son intégrité menacée.

Que d'espoirs insensés au sein de cette fermentation perpétuelle de la mort ! Quelle foi en une conscience dont tous croient reconnaître en moi les prémices ! Mais que sais-je de plus ? Que puis-je de plus? Ne suis-je pas pareillement ligottée à un monde clos, momentanément limité aux lentes démarches de la pensée, découpé en tranches de temps, en classes sociales, à un corps retenu aux bornes d'une personnalité illusoire ? A peine, ce manque du sens de la possession, ce goût de l'instabilité, de la solitude et du risque, parfois à de brefs instants une lucidité encore mystérieuse, me distinguent-ils momentanément d'eux-mêmes...

Mais, Gunia, comment pourrais-je t'aimer ? (C'est-à-dire comme tu l'entends, m'attacher à toi ?) Ecoute le grand cri des Vêpres Siciliennes. Il monte bien au-dessus de l'hôtel et des cités lacustres de l'époque quaternaire, il est là dans le regard absent des statues, dans ces espaces d'ombre sous les escaliers, sous les coussins des calèches oubliées derrière les grilles, dans les charmants petits théâtres de bois doré du jardin botanique. La seule loi de la vie est le mouvement. Je t'abandonnerai comme j'ai abandonné tous ceux que j'ai aimés. Ah ! embrasse-moi, serre-moi fort contre toi, enfonce tes ongles dans mon cou, tire-moi les cheveux, donne-moi un grand coup de poing dans le dos, pour que je sache que tu es, en ce moment, vivant comme moi. Et marche, si tu veux, à côté de moi, invisible et silencieux. Voilà. C'est tout ce que je te demande. Je ne suis pas comme les autres. En moi, nul désir de posséder ; si je vais vers les êtres, c'est avec un véritable amour, mais qui n'arrive pas à se fixer, à choisir, à se limiter. Nul

besoin de prendre, de m'installer, de retenir. J'aime ton visage qui ressemble à celui du dieu étrusque de la Villa di Papa Giulio, ton extrême intelligence. Mais pourquoi veux-tu qu'ils me retiennent ? Va, éloigne-toi de moi. Je te détruirais comme j'ai détruit tous ceux qui m'ont approchée. Je ne suis pas faite pour l'existence de tous les jours. J'aime aussi dormir seule. L'amour dont je suis chargée, dénué de tout objet, se pose indifféremment sur tous ceux que je rencontre. A la porte, une femme très belle me sourira, je la serrerai dans mes bras, plus loin, un enfant se jettera contre moi, je le prendrai par la main, et je caresserai distraitement les animaux perdus. Déjà, je me penche... Mais un nouveau détail du paysage m'apparaît comme la négation des fatalités, et l'affirmation de la révolte qui fait notre grandeur. Des tombes sont creusées, un échafaud élève la précieuses construction de ses mâts : bientôt de hautes maisons fermeront ces horizons bouleversants. Pas un coin de ces terres qui ne révèle la main de l'homme ; partout le sol violé, détruit, reconstruit, cultivé, porte l'empreinte de sa pensée. Là, le campanile à quatre étages de la Martorana, là, les cinq coupoles rouges des Eremiti. Et il me plaît que des princes normands aient ici entr'ouvert les harems, que Robert Guiscard ait affirmé par des monuments périssables la trace de son passage. Dans quinze jours, de ce balcon, rien ne substituera tout autour, rien de ce qui fut formé en dehors de la volonté de l'homme. Je me penche davantage. C'est alors que j'aperçois, appuyé contre les planches de l'échafaudage, le monstre dolichocéphale du train ! Il était là. Il m'a suivie, il m'a vue derrière les fenêtres éclairées, et accoudée à ce balcon. Sa grotesque silhouette noire se détache sur le trottoir d'en face, la tête levée vers moi. Ainsi, cette précieuse nuit m'était encore volée ! Alors que je me croyais protégée, bien enroulée dans ma solitude, cette larve m'observait de son œil clignotant. Il était là, il me touchait, m'écoutait respirer, me donnait des conseils, m'expliquait ses idées et tentait de me réformer. Terre émanée de ma pensée, il fallait que ma solitude fût violée par surprise : je tremble de colère et je me sens comblée d'une immense puissance de meurtre. Mais a-t-il deviné mon recul ? Voilà maintenant qu'il m'envoie un baiser. Cette

fois, j'étouffe sous l'insulte. Ah, je ne refuse pas de me battre, je veux bien tout de suite descendre dans la rue. Mais ce geste ! De quel droit ignoble si ce n'est de celui de cette immense exploitation de l'homme par l'homme qui a tout empoisonné, même l'amour. Oui, de ces attentats perpétuels à la dignité humaine est née notre impuissance, et voilà pourquoi nous en sommes tous encore là : c'est-à-dire nulle part. La libération de l'esprit ne pourra-t-elle donc s'obtenir qu'au sein d'une société délivrée d'intérêts particuliers, faudra-t-il, revolver au poing, crever ces yeux myopes qui ne perçoivent qu'un monde desséché, faire sauter ces cerveaux voués à des associations d'idées immobiles. Mon Dieu, suis-je née trop tôt ? J'en ai assez, entendez-vous, d'être dévorée. J'en ai assez de ce carnage. Il y a pourtant un lieu, en ce moment même, ici en Occident, où une femme comme moi serait employée à autre chose, où l'on me ferait peut-être construire un édifice, creuser des canaux, couper du blé, clouer des planches, mais où je cesserais d'être une créature ligottée à son sexe, où l'on ne me parlerait plus de mes yeux, de ma voix, de mes mains. J'en ai assez. Ma personne physique ne m'intéresse pas — ni davantage mon caractère, mon goût de la poésie ou de la peinture — ni rien, rien de ce qui peut constituer, à vos yeux, une personnalité que je renie. Je veux vivre. Non par petits morceaux, mais entièrement. Avec les autres et sans les autres ; seule et dans la foule ; avec de vrais hommes et de vraies femmes délivrés d'eux-mêmes ; et avec aucun de vous. Mais la lune brille dans un ciel éternel; tout continue; le grotesque personnage n'a pas bougé de place, Gunnar m'appelle. Derrière, devant, en bas, en haut, de tous côtés je suis cernée. Tous affirment les droits qu'ils ont, paraît-il, sur moi. La lune peut continuer de briller malgré ma volonté, l'homme en bas de me regarder, l'autre de m'appeler. J'enfonce la fenêtre d'un coup de poing au risque de casser la vitre.

— Quelle douceur !... dit Gunnar en sursautant.

Je tremble encore, je regarde la chambre étrangère, les deux lits intacts, et ce garçon que je ne reconnais plus. Mais qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que je fais d'ailleurs toute seule au milieu de l'instant ?

— Ecoutez, chérie, si cela ne vous ennuie pas, je voudrais vous lire mon article.

Je m'approche en titubant comme un condamné à mort.

Allons-y. Cela aussi fait partie du programme. En ai-je assez entendu de poèmes, d'essais métaphysiques, de comédies en trois actes ; là je faisais supprimer un mot, changer le titre, là mettre un passage du début à la fin, écoutant scrupuleusement jusqu'au bout.

— « *Si l'on considère que les travaux entrepris pour l'assèchement des Marais Pontins en* 1914 *avaient, pour cette seule année, dégagé une superficie égale à celle qui, en régime fasciste, exigea plus de dix-huit mois d'efforts...* »

N'existe-t-il pas un être qui donnerait sans rien prendre, qui accepterait sans remercier, qui ne m'aimerait ni pour lui, ni pour moi, mais : pour l'amour.

Georgette CAMILLE.

Palerme, Mai 1933.

Chroniques

LUMIERE, INFRANCHISSABLE POURRITURE

A Léon-Gabriel Gros.

Il ne faut pas se fier à sa colère. Même si c'est en faveur d'une idée qu'un homme se prodigue, ses diatribes le porteront aussi loin de cette idée que des principes contre lesquels il la défend : C'est le tribut d'insanité qu'un polémiste paie à l'amour de soi, suprême artisan de tous les plaidoyers, pour si désintéressés qu'ils paraissent.

M'étant récemment mis en peine de défendre un poète contre un de ses confrères, je me suis d'abord aperçu que j'avais trop pensé à ces hommes pour ne pas avoir perdu le contact avec leur œuvre. Le tour était joué : j'étais tombé dans le piège que la poésie nous tend en se révélant par la bouche de nos semblables. Nous croyons qu'elle se donne à nous, mais elle nous donne aux poètes ; et nous éloigne d'elle de toute l'épaisseur de notre humanité qui nous les fait aimer. On dirait que c'est pour enfermer toutes nos forces de bouleversement dans notre instinct de conservation qu'elle nous intéresse à la destinée immédiate de celui qui pense et souffre un peu comme nous, que son indépendance est à ce prix ; et qu'il fallait, pour la faire persévérer dans son être *que l'amour que j'ai pour les autres me fit une prison du sot amour que j'ai pour moi.*

Entrer en campagne contre un écrivain en faveur d'un autre, ce fut naguère une façon de m'offrir le meilleur morceau de la considération que j'avais pour eux. Il n'y a pas de plus abjecte folie que d'absorber le plus de grandeur possible et jusqu'à la folie des autres dans le crime d'être soi. Je n'avais pas pu m'interposer entre Raymond Schwab et Pierre Jean Jouve sans y tomber. Il ne me restait plus qu'à quitter au plus tôt, encadré de

leurs complets-vestons, le monde où l'homme est toléré, mais pas le frère de l'homme, où la conscience est vomie et même l'instinct de conservation ; à plus forte raison, l'acte absurde de celui qui jette une pierre, là où il suffit de nommer la pierre pour pétrifier le paysage.

Celui qui comprend la poésie hait les hommes et il ne s'intéressera jamais à eux qu'en expiation de cette haine, rendu à l'existence sociale sous l'aiguillon du remords aussi nécessairement qu'il en était retranché, mais à quelle hauteur de scepticisme et de résignation ! Toutes les fois que j'ai pris part aux querelles des autres c'était au mépris des meilleures raisons qui me restaient de les apprécier quand même un tout petit peu pour l'aptitude que je leur voyais à comprendre de la même façon que moi l'isolement, la poésie, le dégoût. Je n'avais pas les moyens d'aller bien loin avec la mauvaise conscience que ce compromis me formait de repentir et d'égoïste malice. Aussi suis-je particulièrement heureux d'avoir vu une nouvelle édition de *Sueur de sang* et de n'avoir trouvé dans ce livre et dans les poèmes qui y sont ajoutés que des occasions d'approfondir ma solitude et de l'approprier mieux encore à l'exigence dominante de cette vie qui veut être un degré à franchir dans l'acte fondamental de la connaissance ; j'avoue que la fin de cette dernière phrase dissimule une pensée hypocrite..

I

La poésie est l'instrument privilégié de la connaissance. Tous les poètes l'affirment mais ils ne sont pas d'accord sur la manière d'utiliser l'instrument, ni sur la latitude d'exploitation du privilège. Et il leur arrive de se condamner les uns les autres au nom d'un principe qu'ils ne comprennent pas de la même façon. On en voit parmi les plus grands que ce mode enivrant de connaître rend à peu près aveugles à la connaissance elle-même ; car ils ne sont jamais revenus de l'étonnement où il les jeta tout d'abord et derrière lequel veillait une tendance à mettre selon moi au nombre de ces instincts conservateurs qui ont pour mission, comme chacun sait, de nous tenir le plus longtemps possible éloignés de la vérité.

Ces poètes, que leur génie met en possession d'un bien fabuleux, ne se pressent pas de prendre ce bien pour ce qu'il vaut. Tout ce qu'ils attendent de ces richesses, c'est qu'elles donnent du prix au fait qu'ils les ont reçues ; et que, hautement réelles comme elles sont, leur réalité vienne, pour ainsi dire, en nantissement de la faculté intermittente qu'ils ont de les obtenir. Nous

verrons tout à l'heure comment on peut qualifier la réserve de ces hommes pour qui les produits de l'inspiration valent surtout comme caractères distincts d'un état éphémère qui se couvre de leur étrangeté comme d'un isolant. Tous leurs soins vont à envelopper dans l'unité épisodique ou rythmique du poème les circonstances dont il est issu ; ou, si la mode leur impose d'en user autrement, à substituer à ces dernières les conjonctions cachées qui en ont accompagné l'éclosion : ils considèrent le contenu objectif du poème comme le véhicule de la manifestation qui lui a donné lieu. Ils se sentent poussés par une sorte d'instinct, et par leur génie quelquefois, à statufier l'inspiration. Ce sont les poètes *apolliniens*.

Il y a là une tendance générale qui doit nous faire admirer d'autant plus ceux qui ne lui ont rien sacrifié, qui, comme Pierre Jean Jouve, n'ont même pas eu à s'en affranchir. Il n'est pas étonnant qu'un homme soit bouleversé par la révélation dont son esprit a été le théâtre ; et que, la considérant comme le fait dominant de l'expérience poétique, il s'efface derrière elle *au lieu d'en extraire de la matière*, s'attarde même à l'orchestrer, employant, *au fond*, ce qui fut manifesté à commémorer la manifestation. Mais, cet hommage rendu à la candeur et à la bonne foi des poètes *apolliniens*, reconnaissons qu'il n'y a peut-être pas beaucoup de considération morale à avoir pour un élan qui tourne régulièrement au bénéfice de leur personne. Ils se seraient moins volontiers effacés derrière la révélation s'ils n'avaient trouvé quelque avantage à donner à ce qui ne les visitait que par surprise l'apparence d'une forme concrète et le caractère objectif de la réalité. On serait beaucoup plus touché par cet acte de soumission s'il ne revenait pas pour le poète à se prendre pour la poésie, si tant de glorieuse humilité ne rappelait d'une manière invincible la componction des chrétiens et l'amour-propre qu'ils ont à la mesure de leur foi comme une frénésie inséparable du sentiment qu'il n'est rien hors d'eux qui ne soit hors de soi (1) :

« O Veritas Deus, fac me unum tecum... » comme ils disent quand ils sont croyants, car tous les gens d'esprit chrétien ne le sont pas. Et pourquoi un tel orgueil n'aurait-il pas ses assises dans l'homme et non pas forcément dans la foi, pourquoi cet orgueil ne se revêtirait-il pas occasionnellement de cette foi comme d'une pudeur qu'il est dans tous les cas naturel à un poète d'outrepasser. Il n'y a pas à être surpris de trouver l'essence du christianisme chez ceux qui ne sont promis que de loin à la

(1) : Or, c'est l'homme lui-même qui est hors-de-soi (Voir plus loin).

conversion quand, par un juste retour, elle brille par son absence dans l'esprit d'un homme comme Pierre Jean Jouve qui a le culte du Christ.

Il nous parait capable de se croiser contre le Christianisme celui qui, aussi différent que possible des poètes dont je parlais tout d'abord, tuant le tressaillement et ravageant l'inspiration, a gravi dans l'amour le degré suprême de la connaissance ; et a courageusement entretenu, dans l'expérience humaine et dans l'expérience poétique, les équivalents effroyables d'une audace qui — à strictement parler — se ramène à ceci : *Epuiser le secret de la naissance dans une image de soi-même que l'esprit adore en se connaissant.* C'est à se demander où le prêtre pourra bien prendre l'huile, le pain et le sel des sacrements quand ce sera son heure d'administrer un homme qui, sous une orthodoxie de surface, a réussi par un prodige d'intuition à enfanter à la clarté le mystère dont il est le fils.

II

Ne vouloir retenir de la révélation poétique que ce qu'elle nous donne à récupérer d'une certaine matière, cela relève d'un état d'esprit que je me suis hasardé à signaler comme anti-chrétien, mais qui se définira d'une manière plus positive quand nous aurons examiné les caractères que ce parti-pris d'indépendance imprime à l'œuvre de Pierre Jean Jouve, modifiant sa structure comme l'idée générale qui la dirige. Et il est exact que 1° : l'expression poétique proprement dite et la composition même du poème vont se trouver ici complètement renouvelées ; 2° la faculté poétique ne résidant pas dans une capacité de l'esprit, mais qualifiant une certaine relation de cet esprit avec le réel, elle suppose à chaque instant tout le réel autour de lui comme un cadre d'action excessivement élargi et à travers lequel il sera, du dehors comme du dedans attiré ou poussé vers la vérité (1). Et, pour développer ce deuxième point tout d'abord je dirai que, mettant à la taille de la faculté poétique le rôle attribué par le savant à l'intuition, en faisant se lever et coucher le soleil au-dessus de sa tour, un poète comme Pierre Jean Jouve l'amènera à ne vaticiner ou ne se prononcer que dans une idée si claire du tout qu'il soit toujours ménagé un rapport possible entre les produits de sa sagesse et tout autre échantillon de vérité objective.

---

(1) Dans une étude si rapide cette phrase suffit pour légitimer au passage l'activité scientifique de P. J. Jouve.

Toute la suite de ma note devant constituer l'illustration de ce deuxième point, il y a lieu de vider auparavant et une fois pour toutes la question du style, ce qui revient à mettre le doigt sur le fait qu'elle est strictement subordonnée à l'idée générale de l'œuvre et réfléchit dans des solutions techniques les nécessités intérieures de l'expérience poétique à communiquer. Il y a tant d'espace enseveli entre les mots, durs comme des briques, dont sont faits ces beaux vers très lourds et qui suent l'encre et la semence ! Tant de sourde chaleur tord ou fragmente cette parole de plus en plus chargée de sel et d'effluves qui éveille la sensation dans un domaine où l'esprit ne concevait pas qu'il eût à faire ! Le monde entier semble s'y détourner de son être, et le rejoindre par la grâce d'une certaine vérité à énoncer, la Terre elle-même, avec ses ressources de vie et de mort, entrer en lutte avec le temps et tirer d'elle le pressentiment d'une sorte de *souffle égal* où ce qui est se verrait à travers sa raison d'être. Ces poèmes de Jouve sont, en un mot, si parfaitement eux en étant lui qu'aller au fond de ce qu'ils nous donnent revient à surprendre dans son âge de pierre une *certaine faculté d'exploration,* laquelle, *étant celle d'un homme*, révèle comment le *rapport de celui-ci avec l'inspiration suppose par degrés son rapport aux autres hommes et l'existence de la pensée.*

Mais, tranchant sur cet aperçu superficiel, apparaît la conséquence souterraine de ce que nous avions supposé plus haut et que la seule analyse du style nous aura aidés à dégager un peu plus. Il me semble que le poète a dû cesser d'adhérer au tout s'il a voulu le connaître ou l'amener à se décrire et que c'est une rude audace de n'unir l'homme et le tout que dans l'idée-limite de ce que cet homme peut concevoir. Ne dirait-on pas que celui qui connait Dieu au lieu de l'aimer se manifeste comme homme par son refus de s'absorber en lui ; et qu'alors seulement il connait le monde qui, en tant qu'il est réel, est une négation de ce Dieu ! Aventure merveilleusement périlleuse où les mots ont surgi et comme des expressions, *non pas de la pensée, mais de la parole*, dans un déchirement immense de la voix laquelle, sans doute, est l'Etre même. Véritable *éboulement poétique* où le poème tient dans ce qui peuvent porter des mains humaines. En sorte que l'homme s'instruira de son destin à travers une certaine conscience physique de lui-même et de ses moyens ; à moins qu'il ne se reprenne, recule devant les produits de la révélation et les regarde de loin comme une ruine magnifique que l'esprit rebâtit à la lumière du jour et ne peut s'empêcher de relier à tous les versants de la campagne qui l'environne.

On ne retrouverait ici les poètes apolliniens (1) qu'en les cherchant sous l'autre terme d'une comparaison un peu artificieuse où ils seraient opposés à P. J. Jouve sous le jour étroit des techniques artistiques auxquelles on peut assimiler les leurs. A des dessinateurs qui inventent la forme d'abord, qui attendent de la matière qu'elle leur soit une révélation de la forme on comparerait ces poètes qui sous la double poussée du rythme et de la vision plastique, remontent aux sources purement physiques où leur langage a été conçu et y adhèrent à travers la cristallisation d'un poème où les mots sont plus près de la phrase que de la notion qu'ils éveillent : leurs poèmes naissent sur le papier et ils naissent de leurs poèmes. — En face de ces poètes il y aurait ceux qui ne laissent pas la forme se glisser entre leur main et la matière sur laquelle agit cette main, pareils aux aquafortistes dont l'œuvre est d'autant plus profondément immiscée à la matière que sa forme est toujours ailleurs. Ce sont les poètes *Faustiens*. S'ils restent sur le plan de la matière c'est que l'esprit leur semble ne devoir tenir que de lui-même la forme qu'à cette matière il imprimera. Il y a là dedans un mystère si épais que les premiers qui ne voient le phénomène que du dehors ont inventé la Rédemption pour se mettre d'accord avec une contradiction que leur système à eux ne pouvait prévoir ni comprendre. Il n'y a pas à les suivre. Quelque chose de bien plus urgent c'est de peser cette matière que l'expérience enfin complète d'un inspiré aura livrée aux hommes, d'en faire scintiller tout le sel. Il n'y a pas de gemmes qu'il soit plus nécessaire d'exposer aux clartés spirituelles susceptibles de les transformer, et où il soit plus exaltant de diffuser toute la radiation de ce mythe que, parce que le monde est monde, l'auteur a malgré tout laissé aux pages de son travail comme la dernière étincelle de la flamme où son plumage de phénix s'était consumé.

III

C'est sur la partie essentielle d'une révélation qu'on est toujours disposé à passer le plus vite. On a le choix des excuses et, de ce qu'on évite de dire on dira par exemple que c'est l'œuvre du temps de le faire germer, mais, au fond, la peur nous retient, la peur sans bornes d'un cœur trop fragile et qui fait tant souffrir à être ainsi brandi comme une pierre dans la main.

---

(1) Je n'entends pas les rabaisser. Ce que j'écris me semble s'apparenter davantage à leur œuvre qu'à celle des poètes que j'aime.

Rien, hélas ! ne passera dans nos écrits de ce qui fit notre faiblesse devant la vérité; et comment en serait-il autrement quand il nous parait déjà si douloureux, si insurmontablement difficile de donner un équivalent fidèle de ce que contient de données réelles un livre comme celui-ci, réputé impénétrable, mais dont l'obscurité ressemble à celle de ces claires femmes de qui chacun peut tout attendre. Ce sont des formes qui prennent en nous leur obscurité, vivante comme du sang, ces images dont l'opacité si éloquente vient de ce qu'elles se dressent à la limite de ce qu'on peut connaître et font l'œuvre *descriptive* dans un domaine où la pensée n'a pas d'issue, où l'esprit n'a d'autre ressource que de se décrire tel qu'il fut. Et c'est bien parce qu'elles brillent derrière nous qu'à se concevoir à travers elles l'esprit s'enfonce dans leur ombre énorme et de plus en plus dense, qu'il répugne à ne persévérer qu'à travers l'horreur de soi dans son être, demande grâce, enfin, quand il s'agit comme ici de fouiller à travers la différence des sexes et la vibration éternelle du désir le Paradis Perdu scellé dans nos limites. Cela passe presque les forces d'un homme de rapporter comment le poète a reconstitué l'androgyne à travers la voie lactée des regards qui penchent l'une et l'autre chair dans l'instance d'un même amour. Essayons toutefois:

De toutes les ombres de la nuit, la plus faite pour la nuit ne nous quitte jamais, chacun la porte sur soi dans la pâleur dont il est l'hôte; et c'est elle que, sitôt qu'il fait jour, le jour prend par la main pour nous conduire où nous allons. Il n'y a pas à se demander si c'est terrible ou non, c'est comme ça et toute vérité doit être tenue pour rassurante: la figure la plus enfoncée du songe, celle qu'on dirait d'outre-tombe tant elle nous est étrangère, l'âme se lève en elle et, pour se tailler sa place au soleil, l'endosse comme une armure, s'enveloppant de son impénétrabilité comme d'une flamme qui va trouant l'espace au cœur. Ainsi, chacun est l'otage de celui qu'il ne savait pas être lui... Mais qu'est-ce que cela peut bien signifier qu'à travers la blancheur de notre peau ce qui nous est le plus intérieur se couvre de son éclat et rayonne comme une miroitante main nous enfonçant à sa place dans des ténèbres sans issue qui ne laissent plus filtrer que nos yeux ?

On appelle cela un corps: une profondeur captive de sa transparence où la lumière du jour s'épaissit et se fait visible au contact de quelque chose de plus subtil et dont le regard d'un homme n'est que la grappe de glycine ou la fumée bleu-devent. A travers la blancheur de ce corps étincelle je ne sais quoi de trop perdu pour cette vie, de « l'intouchable » qui veut s'ex-

térioriser et que l'on voit remonter au jour comme l'arc-en-ciel de ces blancheurs amoncelées. Ce n'est pas même une ombre, mais un point à travers lequel l'espace revient de l'espace et s'efforce de prendre de la hauteur sous son chargement de pure lumière. Un point dominant le corps dont il était le centre et qui se change à travers lui en son absence de tout lieu réel, devient la chair dans l'effort qu'il fait pour la quitter, et remontant tous les degrés de la chute qui a enseveli cette chair en elle-même, fait s'élever et peser sur elle une expression de l'infini. Encore convient-il de s'entendre sur le sens de ce dernier mot.

L'infini a deux visages : on ne sait jamais auquel des deux s'applique ce mot d'infini. Quand un homme prononce ce mot étrange, il désigne, évidemment, l'au delà de sa pensée, mais c'est une notion où il en comprend une autre sans le vouloir; et par laquelle il caractérise à la fois le point de mire de la pensée et le produit de la pensée qui se propose de l'atteindre. Jamais ce que nous concevons ne nous a emportés si loin de ce qui nous déterminait à le concevoir; partant, ne nous a mieux mis à même d'étalonner l'incitation primitive à travers l'impression qu'en aura forgée notre nature.

Si l'esprit se figure un instant qu'il va atteindre l'infini c'est par l'intermédiaire d'une série d'images qui le viderait progressivement de tout son contenu. Qu'est-ce donc que cet infini, ce quelque chose dont l'imagination ne s'approche que dans la fureur de se vider à le percevoir ? Ce « rien » autour de quoi notre nature mène vers une image de l'éternité sa promenade d'âme en peine ?

On voudra bien considérer que c'est sous ma propre responsabilité que je jette ici quelques explications indispensables: le sentiment de l'infini est le vertige de ce qui n'a pas de limites; l'expansion de celui qui s'édifie hors de soi vers ce qui n'existe que sous la forme de son contraire. *Ce qui nous donne l'idée de l'Infini, c'est un Fini tel que tout ce qui existe est extérieur à lui.*

Tout ceci n'engageant donc que moi, j'entends que l'on n'y voie qu'une vérité d'imagination, autrement dit la lampe dont l'imagination doit se munir pour reconnaître dans ses propres limites le champ entier du réel.

Il me semble que la mythologie de Pierre Jean Jouve sera rendue plus vraisemblable à celui qui pensera que cet *infini* (1) *atomique a dû nécessairement se scinder pour entrer dans l'espace*, pour créer ce que son existence ne faisait que supposer

(1) C'est à dessein que je dis « infini » et non « absolu ».

et sans doute était-il naturel qu'il voulût se connaître sous la forme de ce qu'il engendrait. Supposition qui nous autorise à l'envisager *en même temps.*

1° Comme centre d'un être commençant dans l'illimité, le soleil, par exemple, qui a ses limites au-dedans de lui, qui a sa forme dans une négation intérieure de l'espace.

2° Dans une condition exactement opposée, sous l'angle de l'espace qui, créant des êtres intérieurs à leur forme (1), ne réalise qu'en idée et hors de soi cette Unité qui a naufragé sous la conscience qu'elle avait prise d'elle-même, et si bien naufragé qu'elle ne peut plus se connaître dans l'espace que comme négation de l'espace (la vitesse, le meurtre, l'amour). *Et c'est ce qui fait l'angoisse des humains éternellement intérieurs l'un à l'autre de par l'existence abominable et enivrante du tout.* Car, bâti avec ses songes, et repoussant son centre hors de lui, l'être humain a fait de son corps son fardeau et l'image de sa peine; et, à travers le champ illimité où il se charge de le tirer comme pour l'enterrer sous tout ce qu'il voit, il ne rencontre que la faim qu'il a de soi-même; un spectre grandissant dans l'ombre duquel sa forme languit, *aspire à redevenir l'oubli du monde pour une autre forme;* et son extrême de pureté qu'une larme d'homme pèserait avec des rayons... description qu'il faudrait disqualifier en raison de son lyrisme apparent si je ne la ramenais aussitôt à deux propositions aptes peut-être à rassurer les amateurs d'idées sèches; 1° La condensation intellectuelle est le fait de notre vie de relation et non pas un produit de la pensée : 2° *L'anatomie de l'être humain invertit l'idée que cet être se fait d'un corps.*

Si j'ai ainsi déblayé le terrain et frayé un chemin difficile vers les poèmes dont j'avais à parler, c'est afin de permettre à chacun de se laisser guider dans la lecture de *Sueur de sang* par une conception cohérente et imaginable de l'androgyne. Pour le petit nombre des lecteurs qui ne sont jamais satisfaits j'ajouterai les précisions suivantes :

L'homme et la femme sont dissemblables par la forme. A travers les conques jumelles de leurs corps l'être unique qu'ils étaient a vu sa profondeur se retourner contre elle-même ; et, entre les deux apparences qu'elle devient, précipiter le monde comme le vertige éternel *d'un rayon cloué à ses ailes.* Maintenant le monde est là comme une image de l'unité séparant de son mauvais cœur celui qui voulût — on ne sait où, on ne

(1) Qui est leur être intérieur. Ainsi tout homme est hors de soi.

sait quand — être l'image de lui-même. Tout ce qui est écrase l'homme sous l'éternité de la joie qu'il eut jadis à être autre, sous le poids de la joie qu'il ne peut plus concevoir ; son imagination étant toujours en deça de ce qu'il connaît. Car c'est notre imagination la malade, hélas ! Et son insuffisance est tout ce qui nous exile.

Lumière, extase de ce qui fût un corps en étant l'amour, te voilà cadavre, infranchissable pourriture, un gouffre de réalité que l'amour seul, un instant, ou le crime à chaque minute d'une vie parviennent à combler.

Mais pénible comme est cela à écrire, il ne doit pas être aisé de le lire, on se tue à seulement le penser. Il est temps de passer à d'autres données tout à fait élémentaires comme celles-ci ; et comme celles-ci indispensables à qui veut bien comprendre l'œuvre du poète Faustien.

IV

L'homme, regardez-le bien, va vers le singe, il n'y a pas à s'en étonner. Cette baudruche risible dérive de l'androgyne, une espèce d'oiseau-roi qui a mangé sa couronne, un génie qui a mis ses ailes au secret. Il a perdu le souvenir des temps heureux où le ciel ouvrait, fermait dans son cœur ses paupières de nuit. Il ignore que dans une autre vie qu'il a eue la lumière ne le séparait pas de celui qu'il était ; et ne venait à lui que pour donner tout le poids et toute l'étendue du bonheur à ce qui dans son moi était le plus opaque, le plus profond, et comme l'être de son être. Tout ce qui se pressait vers lui de plus éclatant lui ramassait son être en route, lui donnant un univers à connaître dans la simple idée qu'il était vivant. Maintenant ce n'est plus qu'un jeu, le plus vain de tous, d'imaginer un individu commençant dans l'illimité ; mais qui aurait sa forme au dedans de lui — comme une main ouverte, comme une main fermée sur la totalité de ce qu'il pourrait concevoir et qui ne serait jamais l'immensité que de son amour.

Un jeu pour l'homme et le plus exaltant de tous, c'est triste à dire ; tout ce qui reste de la folie qui nous réduit à ce que nous sommes et dont nous sommes les descendants légitimes, plus encore que de nous-mêmes. Mais un jeu dans lequel notre existence se voit comprise et par là, plus légère et *parente du rire*, moins réelle en elle-même que par le sentiment que nous avons de sa dégradation et d'une culpabilité trop haute pour nous que celle-ci suppose, trop enivrante pour de pauvres bougres qui n'en portent que la peine : *l'être total a voulu de-*

venir l'ingrédient de ce qu'il créait. Il a voulu procéder de ce qui procédait de lui. Grand bien nous fasse ! expression qui, en un certain sens, n'est pas amère : l'homme est tombé dans l'utérus de la femme et s'est voué à naître d'elle. Cela a son bon et son mauvais côté : cette gestation douloureuse a fait de la lumière le principe du temps. C'est ainsi que le tour a été joué, comme je le disais au commencement de cet article, en allusion à une erreur pas tellement différente de celle-ci. L'homme est devenu extérieur à son amour ; s'est condamné à éprouver l'amour comme un désir de se pénétrer de soi-même. Cela peut le mener loin.

En attendant, nous sommes là... on peut se prendre par la main, chacun foule aux pieds ce qui le soutient et c'est l'espace qui a des ailes. L'herbe jonche la terre et nos yeux nous volent la cueillir. Si la femme et l'homme ne sont qu'un, ce n'est plus que dans les claires paroles qui absorbent le temps où ils sont unis, dans la douceur de chasser l'immensité de ce qu'elle leur donne, ils ne sont un que dans le plaisir d'essuyer le sel de tous les vents sur les yeux fermés de l'amour...

Il faut aller au fond de sa passion où il n'y a plus qu'à en croire ses oreilles, à en croire ses yeux. Quand l'espace est la forme du réel, c'est aux choses d'être la forme de la vérité, ou aux images de ces choses à travers lesquelles, comme à travers les cristaux d'un corps simple, on dirait au surplus que l'être et la révélation constituent un tout indiscernable où ce fût le rôle de l'amour, justement, ou du génie faustien de dissoudre lentement l'espace et de percer le cœur du temps. Aussi ne sait-on jamais quand on lit un poème vrai si le mot y désigne la chose elle-même *ou ce que la chose est*, à quel degré le nom de cette chose correspond à la somme d'être et de douleur que son existence met en jeu. Et c'est à cette hauteur de sens qu'il faut entendre chaque expression poétique vacillant sur le plus ou moins de cohérence dont le tout s'est revêtu à sa lumière, image si parfaite de soi-même que ce n'est qu'en épousant tous ses points de contact avec l'espace que la pensée viendra à bout de l'analyser.

Ces produits de l'inspiration directement extériorisés et dont les idées ne peuvent qu'à la condition de se mettre à deux rendre compte, il n'y a pas plus à les traduire en tant qu'images qu'à les justifier en tant que choses. Réelles ou appelées, elles sont les seules figures visibles qui n'aient pas d'ombre et dont il faut bien penser que le regard est l'expression pâlie, diluée, déjà moribonde. Elles font sonner autour d'elles la duplicité de ce monde épars et creux comme un écho où la chose est

toujours extérieure à elle-même et pose en elle, fatalement, l'aboutissement des deux chemins qu'il faut avoir pris pour la connaître. Nous espérons que l'on voudra bien se souvenir de ces considérations toutes les fois que l'on aura trouvé dans ces pages de critique des mots arrachés avec leur sève à l'œuvre d'un grand poète, des données de l'esprit prises à leur température d'effervescence, comme celles-ci :

Une toison bouclée sur le corps de l'homme, sur le corps de la femme, court ou sourit, traversant leurs formes distinctes des racines qui les enfonçaient dans l'épaisseur qui leur fut commune, végétation où ces formes sont jusque dans leur cœur démêlées l'une de l'autre par les doigts du jour, et effleurées d'un peu du scintillement souterrain qui les tenait encloses dans l'eau d'un seul et même miroir. Que cette végétation soit l'herbe du regard, la profondeur de son loisir dans l'état primitif où la forme du corps ne faisait qu'un avec lui chacun de nous l'a deviné ; et puis l'a oublié par la faute du temps qui éveille l'homme *n'importe où* et aussi loin de son cœur que de lui-même, au large de toute réalité. Aussi faut-il que nous rentrions en nous si nous voulons que chaque chose nous mène un peu plus loin sur son propre chemin, vers le firmament où l'inscrit sa nature d'image. Et nous pénétrer à nouveau de cette candeur de vue assez totale pour éliminer les associations d'idées qui maintiennent une donnée des sens sur le plan de la vie inférieure, qui confinent dans *l'abject* le contenu réel d'une opération poétique. De celui qui y parvient on dit qu'il a trouvé un ton pour parler des choses. La critique ne manquera pas de lui décerner des éloges parce qu'il aura dit : « Regards troués au cœur dont les mousses légères ont gardé le scintillement... », et chacun s'empressera de confirmer que cela est beau, ou lyrique, pour n'avoir pas à convenir que c'est vrai, aussi exactement, aussi fidèlement rapporté que possible et sec comme un coup de trique, mais d'une vérité qui condamne à l'anéantissement l'existence où nous sommes. Il ne faut pas nous prendre pour des porteurs de trombone ; et c'est le plus discrètement du monde que le commentateur honnête viendra après le poète spécifier en paroles aussi claires qu'un article du code de la route qu'il s'agit du poil de l'homme et du poil de la femme : les deux moitiés d'un nid de goémon tout flambant des profondeurs où il a extrait les yeux de l'eau mobile de la forme : il a tiré ces perles du regard qui fait derrière lui la nuit et le silence avec des larmes. Il s'ensuit que le poil fait filtrer le regard jusqu'à la brume qui est dans le sang; qu'il immisce la lumière des yeux à la volupté latente de la

chair; certitude qu'il ne suffit pas de proclamer, car c'est un éclaircissement de l'autre côté duquel quelque chose grandit.. La chevelure tient de l'ombre qui est dans le corps et de celle qui est le cœur des yeux, c'est une vérité dont il faut aussitôt que possible pénétrer sa sensation. La chevelure filtre en elle le jour qui nous conduit, nous traverse de notre être de chair dans le bel embrasement où la forme a son sillage : *Car toute forme est mouvement étant toujours ce qui manque à la forme.* Mais cela ne nous contente pas que ces poèmes nous le donnent à connaître et il faut se demander à quoi cela nous engage que notre propre sang ait chanté dans cette brise d'avant le jour?

Cela nous engage d'abord à enjamber sans nous retourner la figure caricaturale de l'androgyne déchu qui va sur quatre pattes, mâchant sa langue, avec son regard en pâture à la béatitude de ses fesses. La vérité est plus loin, communicable sous deux aspects, selon que l'on est, hélas ! intelligent ou poète et pareil à celui qui a le don de détruire et de créer, portant, *inversée dans ses membres*, la forme de la femme.

Le faiseur d'articles dira :

Il n'y a pas de différence entre l'acte d'amour et l'acte de parler; sauf que le premier est le sommeil et l'autre l'éveil de ce monde réel. Uniformément niées dans la *niaiserie* des amants, les choses apparaissent dans leur chant de reconnaissance selon l'ordre mystérieux qui imprime en elles une image de l'Unité.

Mais le poète amènera l'Unité à se dégager sous une forme sensible de la multitude de ses attributs. Il aura ressuscité la lumière dans un vêtement animal de mousse et de rayons...

— Le cerf de la nuit file droit, échappe au mouvement où le temps carguait ses voiles, la bête qui, d'un bond, franchit l'intersection des angles infinis.

— L'Arbre; le Cheval de la Mort apparaissent à leur tour ; et le diamant, le rocher, tout ce qui donne sa cohérence mythique à l'œuvre du grand poète Faustien; et prépare à comprendre son idée-souveraine qu'il a creusée dans toutes les directions du réel, et, par une prodigieuse survie de sa libido enfantine, approfondie en même temps dans son cœur : l'amour qui se nie en se connaissant inaugure le retour à l'unité primordiale. Ainsi convergeraient dans une même notion les deux directions de la connaissance humaine, tournant vers Dieu le désir unique dont elles sont issues qui est la fureur humaine d'absorber l'espace à tout prix: Quel beau sujet de poème pour un poète apollinien !

V

Nous ferons d'autant moins de difficultés pour déclarer vraie l'œuvre de P. J. Jouve que ce n'est pas la question de la vérité qui se pose ici : c'est celle de l'espoir. Et le poète l'a si bien senti qu'il a fait précéder son livre d'un essai qui est moins une préface qu'un texte à part ; et dont je n'ai réussi par aucun biais, je l'avoue, à incorporer les idées à l'étude que je consacre à *Sueur de Sang*. Il est vrai que je n'ai jamais au grand jamais compris de quoi l'on voulait exactement parler quand on disait : le Bien, ou qu'on disait : le Mal.

« Inconscient, Spiritualité et Catastrophe » est un morceau de toute beauté. Aussi est-ce avec un peu de confusion que je reconnaîtrai qu'il me dérange, surtout dans la réimpression où il a fait l'objet de retouches très discrètes et significatives, je le crains, d'une intention purement littéraire qui serait déplacée dans ce volume si bien pourvu de toutes les qualités qui lui valent notre admiration. Si, dans la première version, « Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé, *même* Baudelaire.. ont dit avant Freud... etc... » je ne vois pas pourquoi c'est « *enfin* » Baudelaire en tête de l'édition corrigée qui vient surtout nous dire qu'il s'est glissé entre temps une mise énorme sur son nom, et qui déborde de l'intervalle entre ces deux adverbes, se répand sur la préface sous la forme d'une épigraphe par ailleurs inacceptable parce que, non sans arrière-pensée, écourtée, taillée comme un colifichet qui vient coiffer ce livre splendide de la plus regrettable crête de coq ! Dispositions gênantes surtout par le témoignage écrit qu'elles portent de la nécessité qui les a dictées et qui me semble pousser cet essai dans le sens d'un espoir que les poèmes ne nous faisaient pas une loi de partager (1) Qu'est-ce que cet espoir mis à la place de l'amour et qui va prendre à son propre compte l'exigence de l'instinct de conservation ? Faire de l'amour l'instrument d'un espoir qui est sa condamnation, ne serait-ce pas ménager de l'un à l'autre de ces sentiments une occasion pour l'homme de grandir (2) et de dominer ce monde au lieu de le nier ?

Il ne peut y avoir d'espoir qu'en l'amour qui ne nous conduira jamais plus loin que ce monde-ci. Sans doute, le seul

---

(1) Ajoutons, pour être exact, que deux phrases sont refaites, l'attention ayant été attirée sur elles par le désir d'opérer la correction que je signale.

(2) Il y aurait donc toujours quelques parties du poète apollinien dans le poète faustien.

homme digne de ce nom est celui qui grave les traits d'une femme et son nom dans la chair de sa chair et se rend capable de ne vivre que pour elle; et par là le plus désespéré, le plus apte à connaitre que cette folie mesure à l'avance son désenchantement; et le mépris où il sombrera à la fin, mépris de tout ce qui le touche et de lui-même, surtout, car tout homme est le dernier des hommes; et nul n'a jamais aimé qu'en mémoire de ce qui ne sera plus. Sa seule chance de salut c'est de le savoir et de soutenir jusqu'au bout la vue de son mauvais cœur; ce n'est jamais qu'un cœur d'agonisant, car toute vie est la fin de la vie.

Je tiens à le dire en marge de ce livre si pur qui nous éclaire l'ennui dans lequel il faut haleter, en vain, car nous ne pouvons même pas comprendre tout à fait ce dont nous sommes la fin, la liquidation désastreuse, la conscience n'ayant jamais été que l'issue de quelque chose qui lui échappe et achève de se décomposer dans une lucidité immonde. Nous promenons nos coliques dans un monde où celui qui connaît le plus est le mieux informé de sa déchéance et de la vanité que c'est d'espérer qu'on lui fait remonter son cours en la comprenant. Ce que nous appelons la vie, c'est l'aspect que doit prendre pour entrer dans la mort totale, irréductible, une forme trop grande et trop belle pour être conçue autrement que comme la condition positive de notre désespoir infini. La vie est un crépuscule, l'appel à l'anéantissement de ce qui ne fut que séparation. Et je veux déclarer ici que nul n'admire plus que moi l'œuvre du poète Faustien, mais que personne ne trouvera jamais aussi profondément comique son espoir. Voilà un homme qui voit plus loin et plus clair peut-être qu'aucun autre et qui croit en Dieu ! Heureusement qu'à en juger selon les propres règles de sa foi, il est irrémédiablement damné.

Dieu ? *la forme sous laquelle je me conçois plus grand que ce monde mort qui me tue. Une tentative démesurée pour ne faire qu'un de l'idée que je suis et de l'idée que rien n'est.* Ah ! prononcer le nom de Dieu, je vous jure que c'est exactement comme éclater de rire. Ce maudit nom ne m'a jamais donné à connaître que mon désespoir qui est si immense, c'est vrai, que rien ne peut être imaginé de plus grand. Dieu est la présence en moi, au plus profond de ma chair, de ce désespoir qui m'enveloppe tout entier et qui se fait, à travers mon cœur de bête, l'éternel témoin de lui-même. Et que cela soit pris, s'il est possible, en dehors des minuscules accidents qui ont pu faire de ma vie quelque chose d'aussi plat que celle de Pierre, de Raymond ou de Jean. Un bonheur inouï, ce que la

misère d'un homme l'aide à connaître comme plus beau que la beauté ne semble dépasser les bornes de la vie que parce qu'il s'emplit de la négation de tout ce qui existe comme d'une éternité dont tout ce qui existe est presque tout le poids, le cœur apportant la dernière pelletée. Dans nos cris d'espoir ou d'amour, je crois que nous n'aurons jamais parlé que de la mort. Et le dernier mot de ce trop long article me semble revenir à un poète apollinien, Tristan Corbière qui a écrit ces vers splendides :

Non ! Mourir
Sentir sur ma lèvre apaisée
Ton dernier baiser se gercer,
La mort dans ses bras me bercer,
Me déshabiller de la vie.

Joë BOUSQUET.

Août 1934

LA POESIE

VACANCES DE L'IDEALISME

Dans la Revue Hebdomadaire *du 29 Décembre 1934, le poète Alphonse Météré présentait sous forme de lettre à notre critique Léon Gabriel Gros une défense de l'attitude romantique, propre aux derniers élégiaques, défense que François Le Grix, Directeur de la* Revue Hebdomadaire, *l'une des plus lues en France, qualifie de « plaidoyer pour la primauté du spirituel ».*

Nous publions ci-dessous la réponse de Léon Gabriel Gros, qui se soucie moins d'être un « poète de choc » que d'évoquer et appeler par son œuvre un nouvel ordre social qui soit simplement humain, plus favorable au développement spirituel de notre monde rétréci.

Léon Gabriel Gros, en cela conforme à la véritable nature de la poésie, ne voit pas dans le matérialisme une fin, mais un moyen d'obtenir la libération de l'Esprit.

J. B.

A Alphonse Météré

C'est étrange et stérile fonction, mon cher Météré, que celle de critique en matière de poésie car tant d'artifices de notre part ne sauraient faire entendre les sourds et pour ce qui est des hommes vivants nos gloses sur les poètes ne seront

pour eux qu'oiseuses dissertations. Si je parle de poésie c'est essentiellement pour me distraire du sentiment de ma propre faiblesse. Dans l'hallucination perpétuelle de ma vie j'ai besoin d'une certitude même instable et je ne la trouve qu'au contact de ces hommes qui connurent la grandeur, tout en me persuadant que je n'y attendrai point. Ceux-là sont pour moi poètes, maîtres ou esclaves à l'image de mes pouvoirs comme à celle de mes faiblesses, qui m'enseignent par leur œuvre ou leur vie cette défiance de moi-même, ce dégoût du médiocre qui dans l'instant où je m'avoue le plus désarmé des êtres me poussent encore à élire une passion fût-elle destructrice entre toutes les possibilités offertes, et trop souvent acceptées, d'une existence sans grandeur.

Vous m'excuserez si après un tel aveu je ne procède que par allusion rapide en ce qui concerne notre débat de pure poésie. Sans doute appelez-vous « inquiétude sentimentale » ce que j'appellerais plutôt introspection mais c'est là affaire de tempérament non d'attitude. La poésie n'est pour vous, comme pour moi, que l'écho de la plus intime expérience, écho perceptible avec de légères différences de ton chez Holderlin ou Shelley, Rimbaud ou André Gaillard. « Ombres pathétiques » direz-vous, mais c'est ici que divergent nos conceptions car, si je vous entends bien, l'authenticité d'un témoignage vous suffit (et par surcroit sa valeur esthétique) alors que je suis prêt à en faire bon marché si sa portée ne dépasse point l'individu.

Peu m'importe qu'un homme fut de flamme et frère même de Phœnix s'il n'éveille point au même incendie tant de cœurs tièdes. Une plainte de poète lorsqu'elle se complait en ellemême, ne se résout point en révolte, ne m'intéresse qu'au titre de document pathologique, et je me refuse en tant que critique, c'est-à-dire envisageant non la simple nature mais surtout les effets d'une œuvre, à lui assigner cette valeur en quelque sorte collective que seule peut lui conférer la contagion de l'exemple qu'elle propose.

Ce que je condamne, somme toute, ce n'est pas le sentimentalisme car la prétention serait ridicule de nier le fait sentimental qui s'insère à sa place propre dans la série des attitudes humaines, mais bien précisément cette philosophie de l'inquiétude pour l'inquiétude, aussi néfaste que celle de l'art pour l'art, qui attribue à l'expression de l'individu, considéré comme une fin en soi, une valeur que je tiens pour illusoire au point de vue moral.

Si pour reprendre une expression de M. Léon Blum j'envisage des « vacances », non point de la légalité, mais du sentiment, c'est précisément parce que je me préoccupe de sauver,

contre tant d'individualistes traitres à la personne humaine, la possibilité d'être sentimental, voire élégiaque. Bien loin d'être un adversaire du sentiment, du rêve, d'un idéalisme que je conçois délivré des conditions du régime actuel, je ne les répudie provisoirement que pour leur assurer d'autres conditions matérielles et telles enfin dans un ordre social humanisé qu'ils puissent normalement s'épanouir.

Vous définissez ma position comme étant contraire à celle de Benda. Je crois que c'est se méprendre sur la conception même du « clerc » selon Benda, celui-ci ne répudiant que les clercs qui mettent leur esprit au service d'une politique. Ne comprenez-vous pas que ma conception est toute différente, que mon « politique d'abord » est un pis-aller et qu'en fin de compte je n'accepte le fait révolutionnaire, et les thèses matérialistes qui le conditionnent, que parce qu'il rendra possible et pratique la libre activité humaine.

Vous n'êtes point si fortement retranché que vous le pourriez croire derrière les positions de l'idéalisme chrétien qui tout en proclamant la nécessité de la grâce ne le fait qu'avec cette prudente restriction « L'homme ne vit pas seulement de pain mais encore... », j'estime que ce « mais encore » me justifie du point de vue de l'Evangile. Le Message de Noël à quoi vous faites allusion et qui s'adresse aux « hommes de bonne volonté » demeure évidemment toujours et plus que jamais actuel mais il est aussi écrit « Je suis venu apporter la guerre », déclaration que n'a fait que corroborer toute l'histoire du christianisme militant dont la grandeur résida autant dans l'esprit de charité que dans celui de division et de lutte. N'est-ce point débiliter le christianisme, justifier ceux-là mêmes qui le tiennent pour un stupéfiant moral, que de mettre un accent exclusif sur ses aspects de tendresse et de douceur ? Christ lui-même qui fut agneau de Dieu et se livra à ses bourreaux avec une si absolue acceptation, loin d'être un sentimental ou un faible, est un révolté au moment de son plus total abaissement. Ne lui a-t-il point fallu vaincre son orgueil d'homme et repousser sa mère et dire « Femme, je ne te connais pas » pour atteindre à ce renoncement.

Voilà le Dieu que les tenants de l'égoïsme individuel, des petites inquiétudes, prétendent réduire à leur mesure. Il est une caricature de Jésus qui règne dans les Eglises et les livres mais l'homme qui accepta le sacrifice, qui alla au bout de son destin au nom de tous, celui-là, Météré, n'est pas le Dieu du Capital.

Vous convenez vous-même qu'un certain christianisme est devenu temporellement, ou tout au moins temporairement, inopérant. En fait il n'impliquait le renoncement que dans la me-

sure où il était lui-même le signe de la fin du monde, la promesse de l'avènement du royaume. « Les Temps sont proches », énonce-t-il et à quoi bon dès lors les hochets de la terre ? C'est par suprême mépris que l'on rend à César. Transposez ce message, comme le firent tant de chrétiens qui après avoir vainement attendu la venue du Fils de l'Homme se résignèrent aux puissances terrestres ou construisirent dans l'absolu de la contemplation cette Jérusalem nouvelle dont seule la Mort, naissance parfaite, pouvait par delà la chair leur ouvrir les portes. Les plus dévoués toutefois, s'écartant de la trop idéale conception messianique, l'interprétant certes « en esprit et vérité » mais animés de par l'ardeur même de leur foi du désir des réalisations concrètes parvinrent à un christianisme militant dont les objectifs ne sont pas tellement dissemblables de ceux du Marxisme. L'histoire de la Révolution anglaise, la merveilleuse éclosion du Puritanisme, décrié par ceux-là seuls qui n'en connaissent que les déformations, n'est-ce point du christianisme opérant, Métérié, et un effort désespéré pour faire régner dans l'ordre matériel les volontés les plus hautes de l'esprit ?

Ne me faites point dire que notre rôle est de servir l'Etat ou d'en préparer la réforme. « Un joueur de quilles... » disait Malherbe mais la poésie n'était pour lui que divertissement. La poésie se situe ailleurs et le rôle social du poète est moins de construction concrète que de préparation morale. Tyrtée chantait les héros ; Pindare, la Paix mais je ne vois pas plus celui-ci au G. Q. G. que celui-là à Genève ; et de même Withman pressentit cet essor américain que réalisèrent les plus parfaites brutes intellectuelles qu'ait connues l'histoire du monde. Cela est si vrai qu'un « clerc » comme Péguy est mort en chef de section, comme n'importe quel citoyen de la République, sans prétendre, comme MM. Lavedan et Cie, servir son pays en écrivant d'ignobles articles patriotards. Dieu nous garde, Métérié, des Lavedan de la Révolution ! C'est pour cette raison même que je trouve ridicule la question si « littéraire » des « *Marges* » : Que ferez-vous pendant la Révolution ? Cela ne nous regarde pas. Ce que la Révolution voudra si toutefois elle veut de nous. A notre poste de bibliothécaire ou de professeur, ou comme manœuvre (car nos spécialités !) ou comme fusillé, ou, plus lyriquement, si vous avez gardé de votre formation militaire des rudiments précieux en l'occurrence, comme servant de mitrailleuse. Je n'écris point cela par conformisme. Je m'excuse même de ce mot « mitrailleuse » qui fait trop bien et trop facile.

Quant aux poèmes de propagande croyez que je ne confonds

point les poètes de choc avec les vrais poètes. Ce qui ne veut point dire que je méprise les poètes de choc. Je les mets à leur place mais j'estime leur renoncement. Besogne ingrate mais nécessaire, donc respectable. Ils font de mauvaise poésie pour que la bonne devienne accessible, pour que la vie du plus grand nombre soit pénétrée de poésie. Un jour le plus humble prolétaire, élevé à sa dignité d'homme entendra, enfin délivré des œillères du travail forcé, Baudelaire ou Eluard. Admettons qu'il lui faille d'abord être réveillé par Béranger ou Aragon.

« La Révolution dans les cœurs » dites-vous. Il faut d'abord changer les cœurs, mais cela se fait par des actes, par une éducation de masse, non par une vaine parade devant les miroirs. Considérez Robespierre et Saint-Just, purs entre les purs. Nourris de « bergeries » et de tendres idylles ils n'hésitèrent point à dresser la guillotine.

« La Révolution russe n'est point la Révolution ». Mais comment vivre si nous acceptons pour postulat une notion toute idéale ? Si haute soit-elle moralement, si solides ses fondations dialectiques, une notion n'est jamais qu'une notion. Aussi bien, vous autres idéalistes, n'invoquez jamais que ce Royaume des Ombres. C'est précisément là que commence l'anesthésie, la résignation. Réalité qui n'est pas de ce monde ! Je le sais trop et que l'U. R. S. S. n'est pas plus le paradis de nos rêves que notre démocratie, fille de Jean Jacques, mais quand bien même ne serait-elle qu'un imperceptible mieux, voire un moindre mal, qu'il serait de votre devoir de défendre par tous les moyens cette figuration palpable, concrète enfin après tant de vaines fumées, de votre insaisissable patrie. Ne lâchez point cette proie même médiocre pour une ombre. Vos richesses de cœur n'en sont point menacées. Bien au contraire. On vous propose le moyen de vivre de pain et d'avoir ainsi tout loisir de cultiver en vous la grâce. Ce loisir, combien le possèdent aujourd'hui ? Vous-même au prix de quelles luttes l'avez-vous conquis et préservé ainsi votre vie profonde, votre intégrité de poète ? Combien autour de vous ont renoncé, esclaves condamnés à la meule, et finissant par accepter, par aimer les contraintes qu'on leur a imposées !

Cette littérature dont vous êtes si fiers, elle est l'apanage d'un cercle restreint, ces « Happy few » de Stendhal. Pour ceux qui la pratiquent comme pour les héros dont elle conte les vicissitudes ne se pose point, ou n'existe qu'au deuxième plan, le problème de l'existence matérielle. L'admirable broderie intellectuelle de Proust lui-même n'est en définitive que le divertissement d'un oisif, génial certes, mais avant tout bien renté. Et Lamartine dont l'attitude lyrique et sentimentale cor-

respond si éminemment à la vôtre ? Du pur idéalisme, « *Le Lac* » ? Je veux bien mais pardonnez-moi cette suggestion sacrilège qu'il n'eut point été écrit si M. Alphonse de Lamartine, encore que peu fortuné, n'avait eu les moyens de se payer une villégiature à Aix. Et si M. de Lamartine avait eu à faire soigner de ses propres deniers de poète son inspiratrice Mme Charles qu'heureusement pour le lyrisme français entretenait son mari ; si M. de Lamartine, contraint comme vous ou moi à la chasse d'argent, cette expérience atroce que je vis à toute minute, avait assisté aux crises d'hémoptisie de son Elvire sans pouvoir, faute de ressources, appeler un médecin, croyez-vous que M. de Lamartine, en proie aux échéances et la plupart de ses livres engagés au Crédit municipal eut gardé un esprit assez lucide pour écrire les « Méditations » ? Ces vérités premières on me tiendra pour ridicule de les rappeler et cependant ! Voyez-vous, Métérié, je ne blâme ni le sentimentalisme, ni l'inquiétude, ni le clair de lune, ni l'amour à Venise (mais Alfred de Musset y serait-il allé sans le secours de George Sand et Cook n'accepterait point, j'imagine, de chèque tiré sur le Parnasse !) mais je m'inscris avec toute la violence dont je suis capable contre ceux qui ne veulent point voir en ces expériences des luxes suprêmes, des souffrances humaines, certes, mais qui en dernière analyse supposent un compte en banque. Songez à ce qu'une belle floraison d'élégiaques à nacelles ou de philanthropes, qui-vont-au-peuple, fussent-ils dévorés de génie ou de foi, suppose autour d'elle de par le monde de misères sordides, d'obscures tragédies que leurs victimes n'ont pas le loisir d'exprimer par un poème ou une prière.

J'ai conscience, Métérié, de défendre au nom de la poésie les valeurs mêmes dont vous vous réclamez. Nos fins sont identiques, nous ne différons que sur les moyens. Vous reprochez à la Révolution de renforcer les rouages sociaux, de créer l'homme-machine, toutes choses que suppose au contraire un régime qui a le front de se réclamer de l'Idéalisme et de l'individu. Je vous conjure de le voir, poètes aveuglés par votre propre pureté, dans ce monde pourri où triomphent les suppôts de la production, les cagots de tous bords et les ennemis de l'Amour, le matérialisme courageusement accepté est la seule attitude qui rende possible l'avènement de l'Esprit.

Léon-Gabriel GROS

« PATMOS » (Les Cahiers Libres).
« POÈMES PARMI LES HOMMES » (Journal des Poètes), par *Ilarie Voronca.*

Il y a quelques mois à peine, traduisant « *Ulysse dans la Cité* », Ribemont-Dessaignes et Roger Vaillant nous révélaient le poète roumain Ilarie Voronca. Ce mot de révélation dont use trop aisément la critique doit prendre toute sa force quand il s'agit d'un Voronca. Si les préoccupations bassement matérielles qu'imposent à la masse de nos contemporains ces régimes capitalistes soi-disant défenseurs de l'esprit et de la liberté n'en étaient point venues à faire de la poésie un jeu stérile, un amusement de société réservé à des élites elles-mêmes pourries, le message d'un Ilarie Voronca entendu de tous, et destiné à tous, suffirait à lui seul à rendre aux hommes d'Occident leur dignité galvaudée. Car la poésie est là riche, authentique, frémissante dans toute sa splendeur dévorante, cruelle et consolante à la fois.

C'est rarement que j'ose parler de beauté à propos de poésie. Les sources même de notre vie sont à ce point empoisonnées qu'il nous faut veiller sur elles sans même rêver du fleuve qu'elles pourraient être, enfin libérées, lumineuses, chantant et, après avoir fécondé montagnes et plaines, se perdant joyeusement dans la mer; alors mes seules inquiétudes sont morales et je juge d'un poète sur ses intentions, sur sa position d'homme ayant conscience de lui-même dans la foule abrutie des bas-vivants. Si rarement nous est donné le loisir d'entrevoir la Terre Promise, cette beauté que les grands lyriques dispensent royalement à leurs frères. Or Ilarie Voronca est un de ces élus qui au temps de la Captivité savent faire entendre le message :

Et je vous dirai : Hommes, je ne suis qu'un frère,
Frère arraché à la pluie, dans l'automne agenouillé,
Mienne est votre douleur, miennes vos défaites,
Comme vous je ne suis qu'un arbre où se pose un instant l'oiseau
[migrateur de la vie.

Voici donc les fenêtres dans leurs torrents de larmes,
Les jours au loin brûlant ainsi que du bois mort,
Et les orages chassés vers tous les bras de la terre,
Vignobles futurs en marche vers les pressoirs.

C'est à tous les hommes « somnolant sur les squelettes de l'or » que Voronca propose les seuls authentiques et humains trésors, ceux de la vision. Ainsi aux « *Poèmes parmi les hommes* » répond naturellement la prestigieuse évocation de « *Patmos* ».

Les images de Voronca en leur gratuité même ont l'avantage de demeurer concrètes et réalisables. Que l'on en juge :

... Le Soleil
S'enchevêtra parmi les branches de plus en plus touffues
Comme un oiseau aux ailes trop larges
Ou comme un cerf aux bois trop lourds
.. ..
La racine contre laquelle le vent frotte son museau comme un
[poulain.

De telles images se retrouvent par centaines dans les textes de Voronca, toujours aussi amples, toujours suggestives et d'un ton épique digne des primitifs. Cette intimité avec les choses de la terre, ces comparaisons à l'odeur végétale ou animale font de Voronca une exception à une époque où sous le prétexte trop souvent fallacieux de fidélité aux dictées de l'inconscient tant de poètes se perdent dans le verbalisme et l'abstraction. Et pourtant le climat de rêve s'impose à tous ces textes, éveillant à chaque étape de ce voyage mental et réel tout ensemble les plus inoubliables visions :

Je prononce ton nom, et ton visage se montre près de moi
Comme une ville qui apparaît aux premiers mots du matin
Entre les lèvres gercées de la terre. Parmi ces grands vents
[comme des squelettes d'oiseaux antédiluviens
Dans le sable. Fruit de la solitude et halètement
Des saisons au-dessus de nous avec les cigognes qui viennent du
[Septentrion

Ainsi Voronca suscite-t-il les paysages de Patmos, l'Ile-Fantôme qui flotte autour de lui, le hante dans cette vie quotidienne où, dormeur éveillé, le poète accomplit les gestes de chair. Mais ce romantique, conquérant de sa réalité, n'entend point se satisfaire des stupéfiants de la poésie. Il puise dans ses raisons de vivre la volonté de faire vivre les autres, le sens de la révolte. Non une révolte qui naît d'une quelconque dialectique mais une révolte instinctive dont les mouvements se confondent avec le développement même de la vision.

Les critiques littéraires, les gens de goût, policés et par là même de police, feront la fine bouche devant l'insolente richesse du lyrisme de Voronca, ce lyrisme qui a toute la grandeur farouche d'un Prométhée déchaîné ; délire panique d'un homme prenant possession du monde et livrant à tous les trésors d'une terre enfin humanisée.

L. G. GROS.

« LE LIVRE DE LA VIE MONASTIQUE », par *Rainer Maria Rilke* (traduction Henri Ferrare.)
« ROSE MYSTIQUE », par *Henri Ferrare* (Cahiers du Journal des Poètes).

En quelques lignes d'une belle densité P. L. Flouquet retrace au seuil de ce livre les étapes du lyrisme de Rilke, de son ascension vers une vision en Dieu où il puisa à la fois les exaltations de sa souffrance et de sa joie :

Ainsi je me suis réveillé comme un enfant,
Avec cette confiance
de te regarder à nouveau
après chaque angoisse et chaque nuit.

Il faudrait avoir beaucoup d'étroitesse d'esprit sinon de bassesse d'âme pour répudier Rilke au nom de nos propres systèmes. Ce qui importe c'est l'authenticité d'une expérience et toutes les arguties de la critique ne changeront rien au fait que l'expérience de Rilke fut chrétienne et qu'elle s'exprime en des accents d'une bouleversante beauté :

Le temps est comme un bord fané
ou la feuille d'un livre.
Il est le vêtement brillant
Que Dieu a réprouvé,
lorsque Lui qui fut toujours la profondeur,
Se fatigua du vol
et se cacha devant chaque année,
jusqu'à ce que sa chevelure de racines
crût à travers les choses.

Tu n'es saisi que par l'action,
et ce sont des mains qui t'éclairent ;
chaque esprit est un hôte
qui languit dans le monde.

Chaque esprit est une invention,
on y sent la merveilleuse lisière
et qu'il est tiré par quelqu'un :
Mais toi, te voilà, et tu te donnes
et tu assailles le fuyard.

Je ne veux pas savoir où tu es,
parle-moi de partout.
L'évangéliste de bonne volonté
inscrit tout et oublie
de regarder au delà de l'écho.

Cependant je vais toujours vers toi
avec tout mon élan ;
Car qui es-tu et qui suis-je
Si nous ne nous comprenons pas ?

Je m'excuse de citer aussi longuement le texte de Rilke mais il n'autorise guère les citations tant son dépouillement voulu implique de richesse de pensée. « *Le livre de la vie monastique* » est une lecture indispensable à tous ceux que bouleversa chez Rilke ce sens toujours présent de la mort qui, grâce à l'espérance chrétienne, se confond avec la vie en Dieu.

S'il nous faut savoir gré à Henri Ferrare de nous restituer si magnifiquement un des plus beaux textes de Rilke et de le rendre en poète, il faut convenir que ses propres poèmes, « *Rose Mystique* » souffrent un peu d'être confrontés avec ceux du mystique allemand. Le ton volontairement franciscain de ces poèmes, variations que l'on devine sur des thèmes liturgiques, est souvent d'une belle simplicité. Souvent aussi, il faut bien le dire, leur naïveté semble forcée, leur gentillesse trop voisine des images Saint-Sulpiciennes. Tout cela joint à leur inactualité, car nos préoccupations sont autres, suscitera bien d'injustices dans les appréciations que l'on portera sur M. Ferrare. Car la jeune critique si elle peut admettre un Rilke, dont elle conteste les postulats et la pensée, ne saurait tolérer une attitude, somme toute dévirilisante, et ôtant à l'inspiration religieuse ce qu'elle peut garder de la tragédie humaine

L. G. GROS.

LES LIVRES

TAILLE DE L'HOMME, par *C. F. Ramuz* (Mermod, Lausanne).

Qu'est-ce que l'homme ? Les œuvres maîtresses de tous les temps sont centrées autour de cette question, la plus importante peut-être qu'il soit donné à l'homme de se poser. Ramuz est du petit nombre de ceux, aujourd'hui, qui ne se dérobent point à une telle interrogation, qui en font, au contraire, le motif essentiel de leur œuvre, son mobile, sa raison d'être. *Taille de l'homme* n'est sans doute pas l'un des principaux ouvrages de Ramuz, ni l'un des plus caractéristiques de sa manière et de son style : les idées générales y abondent, ce qui n'est point habituel au grand écrivain vaudois. Mais c'est ici que l'éthique propre à Ramuz nous apparaît avec le plus de netteté, — comme engagée tout entière dans la genèse douloureuse des

temps nouveaux et affrontant le monde actuel sans rien éluder de ses conflits.

« Le drame véritable est que l'homme n'a plus de taille, étant sans commune mesure avec l'univers matériel, et, sur le plan de la conscience, sans rapports avec un monde où il ne se retrouve nulle part. » Très vite l'ouvrage trouvera son thème fondamental, son débat intérieur, la tension d'où il tirera les notes profondes ou aiguës d'un pathétique sans apprêt. Cette tension, le monde contemporain la lui propose d'emblée, et de telle façon qu'il ne saurait être question pour l'écrivain de l'esquiver. Ce sera l'antagonisme du monde marxiste et du monde chrétien, qui transpose, élargit démesurément et schématise, tout à la fois, l'opposition de l'individu et de l'être.

Procès, tout d'abord, de la société bourgeoise, qui est « une société mal faite ». « La société bourgeoise d'aujourd'hui n'est plus qu'un assemblage d'individus sans cohérence et que seule une armature de lois très compliquées, sans compter la force armée, les tribunaux, les douanes, une monnaie, maintient encore debout. » Puis procès de la société marxiste. La position de Ramuz paraît assez voisine de celle de Berdiaeff, écrit Denis de Rougemont dans la N. R. F. « Tous deux considèrent le marxisme comme l'aboutissement logique de l'esprit bourgeois-capitaliste ». La plupart des critiques que Ramuz adresse au communisme, sur le plan économique, ont été formulées par d'autres déjà, et plus amplement, et avec plus de logique et de rigueur que dans ce petit livre. Mais ce qui est inégalable, ici, c'est le don de dégager les problèmes de leur enduit abstrait, de leur gangue idéologique, pour les ramener à l'élémentaire, au concret, à ce qui concerne l'homme total dans ses rapports avec la nature et l'univers. Ramuz est singulièrement dégagé du préjugé rationaliste, et libre à un point fort remarquable aujourd'hui de tout assujetissement de son être profond aux domaines de la science et de la culture. Il oppose tout naturellement l'*être* à l'*avoir*, « la poésie du pourquoi » à « la science du comment ». Et s'il repousse l'idéologie communiste, ce n'est point là seulement affaire de sensibilité, refus de l'écrivain qui sent qu'il ne saurait y avoir de place pour lui dans le monde marxiste : c'est par les profondeurs mêmes de son être que Ramuz entend appréhender le problème social, et, quant à soi, le résoudre. Qu'on ne s'y trompe pas : Ramuz ne prétend fournir aucune « solution » à la crise actuelle, métaphysique en son essence (« il n'y a de crise que métaphysique ») ; il se contente de poser des questions, et de la nature de celle qui introduit ce court article. Ramuz questionne ; c'est

en quoi ses propos sont *élémentaires* ; et c'est en quoi son inquiétude est créatrice. Le poète interroge (toute poésie est présence et interrogation). Son interrogation passionnée, anxieuse, manifeste déjà l'acte de présence par lequel il prend possession du monde et se donne à lui. Et si les réponses n'apparaissent point d'emblée, c'est que nous devons les découvrir dans la texture même de ces propos, comme réservées, comme préservées de ce qu'il y a dans notre intelligence d'unilatéral, dans notre faculté de connaître de contraignant pour l'épanouissement et la compréhension de la vie. Ramuz a le don de comprendre, celui de suggérer, — non point toujours celui d'ordonner et de définir. Point ne serait besoin, j'imagine, de le pousser beaucoup pour découvrir que son œuvre s'alimente tout naturellement, non seulement à ce que nous propose la réalité du Mythe (son dernier roman, *Adam et Eve*, est significatif à cet égard), mais à cette antique loi des correspondances, que la pensée contemporaine est en train de redécouvrir à la suite de quelques poètes, et qui régit, par exemple, l'analogie traditionnelle du macrocosme et du microcosme... Réalisme cosmique de Ramuz, qui ne perd jamais de vue l'unité synthétique de l'individu.

Nul, plus que Ramuz, n'est libéré des travers fondamentaux de la mentalité bourgeoise. Nul, plus que lui, ne s'adresse aussi directement à la totalité de l'homme, à l'actualité de l'homme, à sa destinée. Le « prétendu matérialisme » marxiste dresse l'homme contre la matière, le détache progressivement de l'ordre naturel, et par conséquent du mystère inclus dans les choses. « Le matérialisme marxiste est partial parce qu'il est partiel, c'est-à-dire qu'il n'envisage qu'une partie de la vérité ; il est simpliste plus que simple, la simplicité consistant dans la résolution harmonieuse d'un ensemble de complexes, le « simplisme » au contraire procédant par l'élimination de ceux d'entre les éléments en cause qu'il n'arrive pas à concilier ». L'homme « simple », pour Ramuz, c'est le paysan, espèce d'homme qui pourrait bien disparaître, « si la société tout entière évolue dans la direction qu'ont prise les soviets ».

Taille de l'homme, c'est-à-dire mesure de l'homme, sous les aspects, tour à tour, du soliloque, de la méditation, et du fécond dialogue avec le lecteur. Et que dire du lyrisme pathétique de ce petit livre ? Lyrisme à brûle-pourpoint, savoureux, imagé, et rendu pathétique parce que Ramuz est ici son propre personnage, et qu'il est tout à fait inusité de voir un grand écrivain épouser à ce point, avec un intérêt si intense, le destin dramatique de son époque.

Gilbert TOROLLIET.

EN ROBE DES CHAMPS, par *Joseph Delteil* (Grasset).

« C'est ma peau qui a raison. »

Delteil refuse à l'esprit le pouvoir d'atteindre le réel. Son expérience tend à dépouiller les connaissances humaines de tout ce qui, en elles, est élaboré, et à retrouver la sensation, source et mesure de toute certitude et de toute jouissance.

Pour lui l'esprit n'est pas seulement impuissant : partout, et à chaque instant il interpose entre notre recherche et la vérité des verres déformants qui égarent nos pas vers les chemins du doute au bout desquels il n'est point de salut. Rousseau au bord du lac de Bienne communie avec l'univers parce qu'il a brisé les verres. Le bruit de l'eau et les pulsations de son cœur, l'agitation du lac et le cheminement du sang dans ses artères, non seulement sont de même nature mais s'identifient.

Mais si Rousseau peut ainsi, hors du temps, se transporter au seuil de l'extase, c'est que dans son attitude mystique il se dépouille de tout l'humain : de sa pensée comme de son orgueil, de sa volonté comme de son rêve. Il ne dit pas : « Entre l'univers et moi, moi d'abord ». Il ne s'oppose pas, il ne se pose même pas : il se met nu et fait en lui le silence.

Delteil, à l'affût, sens et muscles tendus, veut déposséder l'univers pour mieux le posséder et en jouir. Attentif à ne rien laisser s'enfuir de ce qui passe dans le ciel de ses cinq sens, à garder intacte sa volonté, à ne pas s'attendrir, à ne pas s'humilier devant les forces obscures comme devant les hommes, il remet tout en jeu. Au lieu de laisser les objets se regarder en lui, éveiller au delà de la sensation les belles dormeuses des forêts de silence, il tient à la lucidité de son regard et de son désir. Ce moi, la plus tangible des certitude, la seule peut-être, ce moi qui domine l'univers, qu'en restera-t-il s'il le laisse se dissoudre un instant dans le tout ? S'il ne reste pas le maître de la sensation ? s'il n'exprime pas tout ce qu'elle contient de jouissance ? Retrouvera-t-il quand il émergera des eaux du rêve ses désirs aussi bien trempés qu'avant ? Ses certitudes aussi transparentes ? Pourquoi renoncerait-il à la chair des fruits pour un monde inconnu où la joie ne peut exister qu'en niant ?

Il restera donc, entre le pays du rêve et celui de l'esprit, dans la région où les pas sonnent clair sur un sol ferme et élastique, où tout reste contrôlable et préhensible. Et, avec la saveur des fruits, la fuite d'une truite entre deux eaux ou d'un chat sur un vieux mur de mousse et de soleil, avec l'odeur du moût et des vendangeuses un soir de septembre, l'or d'une meule de

paille ou d'un feu de Saint Jean, la douceur naïve d'une sérénade dans une nuit d'étoiles..., avec ces merveilleux jouets il construira un univers à lui, un univers transmué qui ne ressemblera à aucun autre parce qu'il l'aura coloré de son regard, parce que, démiurge, il l'aura fait à son image.

Mais que s'éloigne le jazz de Pieusse dans les rues d'ombre, que le grillon se taise sous les sainfoins de juin, que meurent les feux de Saint Jean sur les collines de Pieusse et d'Alet, que s'éteignent aux plages perdues de sa chair les caresses de la vendangeuse... alors Delteil entend, dans le silence des sensations évanouies, se mêler aux battements de son cœur les battements de l'inquiétude. D'autres portes s'ouvrent que nous aimerions franchir avec lui... Stop ! Chasse réservée ! Et Delteil nous referme les portes sur le nez. Notre curiosité sadique — qu'il croit telle — le dégoûte un peu, beaucoup... Le spectacle qu'il nous donne est assez beau pour nous. Et il faut reconnaître qu'en effet il nous en donne plus que pour notre argent, plus que tous ceux qui haussent les épaules avec un petit rire malin, ou qui s'indignent au nom de quelques vieux clichés qu'ils croient revivifier en leur mettant des majuscules.

Certes, il nous arrive de regretter que Delteil nous abandonne, éblouis et charmés au moment où nous attendions l'émotion, le choc qui transporte le lecteur et l'auteur dans un monde où chacun retrouve soudain son image derrière les paupières de l'autre, où tous deux reconnaissent sous les mêmes feuillages, au delà de leur enfance, le chant lointain des mêmes sources.

Mais Delteil a refermé les portes... ébloui comme nous, comme nous insatisfait. Ephémère, la joie s'efface avec les dernières images. Dès lors il n'aura de cesse qu'il n'ait reconquis le paradis perdu. La sensation évanouie, il la recréera avec des mots. Avec ces mots — même les plus usés, les plus rigides — il va jongler jusqu'à ce que ressuscite au plus profond de sa chair le miel de cette unique figue-fleur mangée un soir de juillet sur un figuier bleu de Cailhau, et tous les miels de tous les fruits de la terre...

Pris par le jeu, il se laisse emporter par la musique des mots ; il les laisse s'élancer, rebondir au gré des consonnances et des images neuves qu'elles accrochent au passage. Le monde entier entre dans la danse. Il préludait avec trois fleurs d'aubépine... De ses mains de prestigitateur s'élancent maintenant des arbres, des îles, des étoiles et des chansons. Les fleurs blanches sont retombées à ses pieds : la sensation originale s'est effacée. Maladresse ? Erreur ? Peut-être trop grande dextérité. Et qu'importe. Il a recréé pour lui et pour nous l'illo-

gisme féérique de l'enfance. Il nous a montré des choses qu'en notre vanité d'hommes pensants nous n'avons su ni voir ni goûter. Il a capté des symboles et des accords auxquels nous étions restés insensibles. Il a ranimé dans notre chair, avec des désirs éteints, le goût de vivre. Toute son œuvre, pétrie de terre, de lumière et d'eau de source, nous incite à reprendre, au contact du monde sensible, la force nécessaire aux rebondissements.

P. M. SIRE.

LES CLOCHES DE BALE, par *Louis Aragon* (Denoël et Steele).

Ce livre n'est pas essentiellement mauvais, non plus entièrement inutile ; mais froid, et sec, bavard, il n'atteint pas le lecteur qu'il ennuie. Décidément, en France, tant qu'il ne sera qu'une théorie, le collectivisme *n'inspirera personne*. Chez nous c'est la tête bien plus que le cœur qui est « humanitaire ». Nous ne sommes pas, à de rares exceptions près, des révolutionnaires, nous subissons bien moins nos sentiments que nous ne les choisissons. La révolution n'a pas notre amour mais notre approbation. Nous ne sommes pas des apôtres.

Cela se voit bien, à lire *Les Cloches de Bâle*. Pas d'élan, jamais rien de poignant, jamais de larmes. Mais ces mots, une infinité de mots en faveur de... Un effort de 440 pages, souvent insipide, lourd, rarement captivant, pour prouver puis affirmer la nécessité de la révolution. Comme on voudrait y trouver de la passion, une foi véritable, criante, et même pathétique. Car un livre qui se donne pour tâche d'exciter l'humanité du lecteur doit au moins l'émouvoir, le faire tressaillir. Ou bien, à quoi sert-il ?

Catherine Simonidzé, l'héroïne des *Cloches de Bâle*, est russe mais pourrait être française par la conception qu'elle a du don de soi : ça va très bien tant que c'est agréable mais ça ne va plus dès qu'il s'agit de plier, de sacrifier un peu de ses goûts, de ses préjugés. Catherine, d'ailleurs, n'avance pas forcément dans le chemin de « la libération socialiste » parce qu'elle fréquente des anarchistes ou des syndicalistes. Au contraire, plus elle se rapproche du prolétariat moins elle lui ressemble. C'est une de nos jeunes filles modernes, bourgeoise, assez niaisement audacieuse, qui « couche » à sa guise, et fait tout pour être une « *déclassée* ». Très bas bleu quand même, avec cette façon de juger de tout, d'être choquée par des riens : « *Elle doutait d'un parti* (le parti socialiste) *qui enterre les siens au son de la marche funèbre de Chopin* », avec sa conception de l'amour : « *Aimer ! Brusquement se trouver à la merci*

d'un homme, et ce serait bientôt pour elle comme pour toute autre, l'esclavage... » et des hommes : « *Elle « les » haïssait, et elle aimait leur amour !* » Une sentimentale assommante et que n'excuse pas sa tuberculose. Très sotte dans sa cruauté : elle embrasse les hommes pour jouir ensuite de leur rage quand elle les repousse.

Mais tout cela, c'est Aragon qui l'a voulu. C'est lui le sentimental. C'est lui qui est fastidieux ; et souvent si mièvre qu'on dirait du Zola pour Marie-Antoinette. Quand on songe au *Libertinage*, au *Paysan de Paris*, on se prend à douter qu'il ait écrit les *Cloches de Bâle*. Mais en songeant à *Hurrah l'Oural* qui faisait de lui le Maurice Bouchor du communisme on comprend, on devient très triste, on craint, par exemple, qu'Aragon n'écrive un roman historique sur la Révolution de 48. Pourtant, on ne désespère pas. Les 40 dernières pages du livre, si elles n'étonnent pas, intéressent par leur manière très objective de faire revivre les événements de l'avant-guerre. Ça devient fort parce que c'est vivant et significatif. La conclusion qui retrace le Congrès international contre la guerre, tenu à Bâle en 1912, se termine par l'apologie de Clara Zetkin et la description enthousiaste de ses yeux. « *Ici, pour la première fois dans le monde la place est faite au véritable amour. Celui qui n'est pas souillé par la hiérarchie de l'homme et de la femme, par la domination d'argent de l'homme sur la femme ou de la femme sur l'homme. La femme des temps modernes est née, et c'est elle que je chante. Et c'est elle que je chanterai* », s'écrie Aragon... Nous voulons bien, et nous attendrons.

Je n'ai pas résumé *Les Cloches de Bâle* ni parlé d'Henri Bataille qui est dans ce livre comme des cheveux sont sur la soupe, ni du capitaine Thiebault, militaire à l'âme de séminariste, ni des capitalistes véreux, ni des demi-mondaines, ni de la maîtresse du comte d'Evreux. Ca ne m'intéresse pas ; c'est de la caricature propagandiste. Mais ceci : le petit Guy, huit ans, fils de richards, essaie, « *tout à fait vicieusement* » de renverser la corbeille d'un « *enfant du peuple* », apprenti boulanger. Celui-ci lui flanque un coup de pied dans le derrière. Et Aragon d'ajouter : « *Guy était habillé en Van Dyck. C'était son premier coup de pied dans le cul ; il venait de faire connaissance avec le prolétariat.* » Toc !

Pierre MINET.

MORCEAUX CHOISIS DE KARL MARX (N. R. F., édi.).

Il est entendu que l'entreprise consistant pour des techniciens à composer les « morceaux choisis » d'un écrivain, et princi-

palement lorsque cet écrivain est un philosophe, est toujours plus ou moins sujette à caution. En ce sens que, d'une part, elle ne saurait tout à fait se départir d'un élément subjectif parfois gênant, que d'autre part, il est pratiquement impossible de résumer la totalité d'une pensée par un choix de pages ou de phrases, fait dans l'œuvre de celui qui l'a conçue. Ceci reconnu, disons que les Morceaux choisis de Karl Marx, présentés par H. Lefebvre et N. Gutermann représentent une réussite dans le genre.

Une introduction de ces marxistes fervents ouvre le livre. Nous y trouvons un exposé concis et clair de la vie de Marx, et de l'évolution parallèle de sa pensée. Comment Feuerbach, en « levant l'étendard du matérialisme » (« Le centre de l'univers pour les philosophes idéalistes : l'Absolu, l'Esprit — devient chez Feuerbach une simple projection de l'homme en dehors de lui-même.

Inversement, la Nature, qui, chez Hegel, est une « aliénation » de l'Esprit à travers laquelle il doit se ressaisir, devient la notion, le fait, la réalité centrale ») l'aide, à partir de 1841, à rompre avec l'idéalisme, l'amenant à s'occuper de plus en plus des problèmes sociaux.

Ce qui différencie le marxisme des autres systèmes en cours, c'est que précisément il ne constitue pas un « système » fermé, transcendantal, inamovible, mais « une pensée qui s'élève à la *totalité*, en perdant ce qu'il y avait d'*unilatéral* dans une spéculation et une contemplation sans efficience, incapables d'agir sur le monde, sans relation réelle avec le mouvement de la nature ou de l'histoire... Spinoza introduit dans la méthode philosophique la notion de la relation. Hegel, voit dans cette relation opposition et mouvement. « Avec Marx, ce sont enfin les oppositions vivantes, les luttes matérielles, les développements réels qui sont saisis. »

Personnellement, j'avoue suivre beaucoup moins aisément H. Lefebvre et N. Gutermann dans des déclarations de l'ordre de celles-ci, où nous retrouvons le ton sereinement péremptoire auquel nous ont accoutumés les marxistes « officiels » : « Marx a découvert le rôle *philosophique* du prolétariat, comme force de libération », ou encore : « (Avec le matérialisme marxiste) la pensée et la recherche s'élèvent à *un niveau supérieur* ». Et la gratuité de pétitions de principes de cet ordre : « le matérialisme est une conscience nouvelle de l'être et des choses, de la nature et de la société — une conscience de l'être réel comme antérieur à la conscience », ne saurait échapper.

Mais, aussi bien, il ne saurait être question, dans le cadre de cette note, de dresser un exposé et une réfutation de la

dialectique marxiste, fût-ce dans ses grandes lignes. Dès lors, qu'il nous suffise de rendre hommage à Henri Lefebvre, Norbert Gutermann, Paul-Y. Nizan et J. Duret du soin qu'ils ont apporté à donner de l'œuvre immense de Karl Marx une vue d'ensemble assez intelligible, et aussi peu fragmentaire que le permettait la nature même de leur tentative (1).

HELIOGABALE OU L'ANARCHISTE COURONNÉ, par *Antonin Artaud* (Denoël et Steele).

Depuis que le non-conformisme a jeté sur le marché des valeurs sociales une formule qui déprécie singulièrement toutes les autres, la plus paradoxale des destinées humaines est susceptible de trouver non seulement une excuse à ses désordres mais encore une justification intense de ces derniers. C'est le cas d'Héliogabale auquel Antonin Artaud vient de consacrer une étude lucide, concentrée, où les événements solides n'entrent que pour une part accidentelle, laissant ainsi plus grande celle dont il fallait, un jour ou l'autre, tenir compte.

L'histoire, ou plutôt les historiens, nous ont transmis une image assez caricaturale de ce jeune empereur de quatorze ans, fils d'une prostituée, et dont la trop brève existence fut un constant et volontaire défi à la morale et aux bonnes mœurs. Libre à nous de proclamer qu'Héliogabale méritât de mourir dans des latrines et, par conséquent, de vouer sa mémoire aux gémonies. Cela, c'est le fait, la conclusion logique, inéluctable d'une anecdote à l'état brut. L'histoire est ainsi pleine d'anecdotes et le moins qu'on puisse dire de celles-ci, c'est qu'elles sont en grande partie responsables de quelques injustices, sinon de quelques fausses interprétations qui dévoient notre entendement. Si l'on voulait, un jour, débarrasser l'histoire de toutes ces scories, peut-être alors verrions-nous un peu plus clair dans le passé et y ferions-nous en même temps des découvertes émouvantes. Cette intelligence de l'histoire, avouons-le, n'existe pour ainsi dire point. Chacun redoute d'aller trop avant dans une voie obscure et d'y perdre tout contact avec la réalité. C'est que l'on conçoit l'histoire d'une façon encore fort précaire: on lui refuse d'entrer en contact avec l'imagination, la poésie, alors qu'elle pourrait être un des plus beaux véhicules de l'une et de l'autre.

---

(1) Je préfère renvoyer ceux que la chose intéresse aux excellents essais de Max Eastman : *Contre la dialectique marxiste*, et de Herman Simpson : *Pour la dialectique marxiste*, parus dans *Europe* du 15 mars 1934.

Antonin Artaud est un poète et c'est le poète qui vit en lui qui a voulu ce livre. Certes, il ne s'agit point ici d'une réhabilitation. On ne réhabilite pas Héliogabale, ce serait le diminuer. Il s'agit, tout au contraire, d'une glorification positive, créatrice de ce qui, chez lui, dans ses dépravations et ses vices, devenait négatif et destructeur. Sans fausse pudeur, sans rougir des mots que son héros l'oblige à tout instant à écrire, Artaud remet tous les faits en question. Que ces faits soient vils, peu importe! La morale n'est pas en jeu en l'occurence, mais la vérité tout ensemble historique et poétique.

Histoire et poésie! Deux courants apparemment contradictoires, l'un limitant l'autre ou essayant de le limiter. Mais par l'attitude qu'il prend devant son héros, attitude toute désintéressée, Artaud parvient à trouver un terrain d'entente et c'est sur ce terrain qu'il place dès lors tout le débat.

A l'origine de ce livre, je sens bien qu'il y a entre l'auteur et son héros une vague et tacite complicité. Le non-conformisme social et sexuel d'Héliogabale devait attirer un homme dont l'esprit et l'intellectualité sont, au fond, imprégnés de non-conformisme et, peut-être, suscités par lui. On ne peut plus, dans ces conditions, juger partiales et indulgentes telles phrases d'Artaud, disant, par exemple, que « toute la vie d'Héliogabale, c'est de l'anarchie en acte... » L'écrivain n'intervient plus dans le jugement, et moins encore la littérature. C'est l'homme qui parle et qui reconnaît un fait devenu intelligible, patent, vérifiable.

Ce point de vue admis une fois pour toutes, — et il faut bien l'admettre malgré nous, — il n'y a plus qu'à se laisser glisser. Artaud creuse, dans la vie d'Héliogabale, dans son destin intérieur, dans sa métaphysique, un sillage lumineux et séduisant. Tout ce qui, dans ce jeune homme, nous paraissait jusqu'ici comme l'aboutissement d'une perversion extrême, change de forme et de couleur. C'est au-delà de ses gestes eux-mêmes que nous rétablissons bientôt la vérité d'Héliogabale. Nous ne le cotoyons plus, nous le surplombons.

Et alors force nous est de penser avec Artaud que la « démoralisation systématique et joyeuse de l'esprit et de la conscience latine » entreprise par Héliogabale était un phénomène naturel, coulant de source, et que « l'anarchie au point où Héliogabale la pousse, c'est de la poésie réalisée. » De la poésie réalisée... Voilà, je pense, la grande leçon qu'il faut tirer de ce livre, leçon qu'il faut admettre tout de suite parce que c'est elle, en ces temps de rêveries platoniques et de débordantes démagogies, qui stigmatise notre inaction et notre stérilité, toutes nos malfaçons et nos erreurs.

Louis EMIÉ.

L'AME MUSULMANE EN TUNISIE, par *Claire Charles Géniaux* (Paris, Fasquelle).

Voici un livre qui constitue un témoignage précieux et, rendu plus attachant par l'invisible présence d'un grand et cher disparu, un témoignage sur la Tunisie, où l'auteur a le pressentiment mélancolique qu'il ne reviendra pas, « car comment », dit-il, pourrais-je revoir avec mes seuls yeux « ce que nous avons été deux à voir ? » C'est la description, à la fois sentie et objective, d'un pays au sein duquel le passé et l'avenir s'affrontent en un duel tragique. Sur cette terre d'Afrique où se trouvent pêle-mêle les traditions les plus diverses: maisons musulmanes, fanatisme musical des nègres, Fontaine aux mille amphores, Pâques juive, Ville-des-Colombes, Kairouan-la-Sainte, une seule chose est permanente : la continuité des gestes séculaires qui résistent au changement. Et l'auteur apparaît comme résistant entre l'admiration que fait naître en lui le charme de ces symboles et le désir de voir ces êtres aimés sortir de leur nostalgie vaine.

Toute l'œuvre de Charles Géniaux avait été déjà un long déchirement entre une sensibilité attirée vers les œuvres pleines des lentes insertions du passé et un cœur généreux lui faisant désirer, pour les serviteurs de l'art éternel, une activité modernisée pouvant seule leur assurer la pérennité.

Sans doute avait-il rêvé, et l'auteur du présent livre avec lui, d'un échange possible de vie et de beauté qui aurait donné aux civilisations disparues une survivance pleine d'un sens nouveau, et à la civilisation actuellement en développement une esthétique éprouvée dont un passé mieux compris aurait pu seul lui livrer le secret.

Après une série de chapitres où le lecteur se laissera aller volontiers aux regrets inspirés par l'agonie de si belles choses, l'opinion saine et courageuse de l'auteur apparaît dans l'avant-dernier chapitre sur « le Djerid », cette oasis délicieuse « au « perpétuel roucoulement de l'eau, bruissement soyeux des pal- « mes, chants des oiseaux, rires et cris heureux des enfants nus « qui se jettent dans l'oued, y nagent comme des poissons, « marche rythmée des femmes accompagnées du tintement ar- « gentin de leurs khalkhals, de leurs bracelets, de leurs pende- « loques, foulées des laveurs de laine.. »

La paresse alanguie qui en émane ne satisfait par l'auteur; il ne peut s'associer au sentiment d'une Isabelle Eberhardt « es- « sentiellement nomade, de tempérament anarchiste, paresseuse, « rêveuse et fataliste comme une slave, qui n'aimait ce pays « que pour y promener sa nostalgie, son âme et ses sens inas- « souvis », et il lui oppose avec confiance et admiration l'œu-

vre d'un grand colon, M. Martel, contemplatif réaliste, qui, par une utilisation méthodique des ressources de ce beau pays, a su, sans attenter aux beautés naturelles du lieu, faire succéder la vie à la mort, la fécondité à la stérilité.

Ce livre, qui instruit en charmant, doit être recommandé à tous ceux que passionnent le problème colonial et plus spécialement le grave et très actuel problème tunisien.

Henri URTIN

L'ENFANT DE LA NUIT, par *Robert Brasillach* (Plon).

M. Robert Brasillach vient de réussir ce que nous attendions depuis si longtemps, un livre qui donne sa part, sa large part à la poésie, un livre plein d'émotion, plein de souvenirs et qui n'est pas fait de vagues rêveries, de sentiments obscurs, de sensations mal définies, mais qui ne cesse de s'appuyer sur la réalité quotidienne, une réalité souvent humble et banale mais que la poésie transfigure de son auréole magique sans que le livre en perde rien de sa clarté. Les romanciers — et j'ajourai les romancières — croient volontiers que pour faire un roman poétique il suffit de très mal écrire (pour créer l'impression « traduit de l'anglais »), de composer en dépit du bon sens, de rompre toutes les attaches avec le réel, enfin de faire un roman-fleuve. Or le roman de M. Brasillach est court, construit avec rigueur, écrit dans une langue admirable, à la fois sensuelle et dépouillée, enfin il est essentiellement français. C'est pourquoi en même temps qu'un des romans les plus délicieux qu'il nous ait été donné de lire, M. Robert Brasillach vient de nous donner une leçon que les jeunes champions de la poésie et du rêve feront bien de méditer et de comprendre.

Pour ceux qui ne connaissent pas l'exquis et vivant *Présence de Virgile*, ni les récits lyriques du *Voleur d'Etincelles*, il est hors de doute que *l'Enfant de la Nuit* constituera une révélation assez surprenante. On a rarement vu un jeune écrivain s'entourer d'autant de difficultés pour en triompher avec cette aisance, et mettre aussi clairement en valeur la puissance miraculeuse de l'art. M. Robert Brasillach s'est emparé des choses les plus banales qu'il a pu rencontrer : des êtres humbles et insignifiants, un décor sans pittoresque ni grandeur, une aventure qui appartient au fait divers et qui aurait pu servir à M. Simenon. Et voici qu'au fur et à mesure que nous tournons les pages, un monde inconnu et merveilleux nous apparaît, voici qu'un square de banlieue, une petite rue terne se transfigurent parce qu'il y a du soleil ou qu'il fait nuit, voici que la petite Anne qui est laide et sotte nous passionne mystérieusement et

qu'un savetier rêveur nous enchante, voici qu'une médiocre fête de banlieue nous paraît digne, soudain, des plus admirables féeries. L'auteur nous a-t-il enivrés de quelque filtre pour que le monde prenne ainsi sous nos yeux une couleur imprévue, pour que nous soyons brusquement passionnés pour des êtres que sans cela nous n'aurions pas remarqués, pour des paysages indifférents qui brillent à leur tour d'une éclatante beauté ? M. Brasillach possède simplement ce pouvoir de miracle qui est celui des poètes et qui transforme tout ce qu'ils touchent. On frémit à l'idée de ce qu'un populiste aurait fait d'un tel sujet, et l'on voit assez bien de quelle manière ce roman aurait pu, entre les mains d'un autre, devenir irrémédiablement terne et ennuyeux. Mais M. Robert Brasillach est comblé de tous les dons et l'on ne sait plus trop de quel mérite le louer. On a presque honte de dire que son roman est bien composé et qu'il est écrit dans une des plus belles langues d'aujourd'hui.

M. Brasillach, malgré sa jeunesse, est un des écrivains les plus profondément originaux de sa génération. Ses personnages vivent dans un univers qui est bien à lui et qu'il faut compter dès maintenant dans nos paysages littéraires. M. Thibaudet écrivait récemment que Robert Brasillach s'était orienté du côté de chez Meaulnes. C'est une comparaison un peu facile et qui, ces derniers temps, a beaucoup servi. Nous reconnaissons volontiers qu'elle peut s'appliquer à M. Brasillach (et probablement beaucoup mieux qu'à aucun autre, car il est un des rares à n'avoir pas trahi Alain-Fournier), mais nous pensons aussi que l'atmosphère de l'*Enfant de la Nuit* est bien trop neuve, trop originale pour être comparée à aucune autre en littérature, et je ne serais pas étonné si, d'ici quelques années, nous entendions parler d'un côté Brasillach. Car c'est le sort des écrivains originaux d'être imités et nous pouvons être assurés dès maintenant que M. Brasillach le sera.

En attendant, il nous faut lire cette œuvre d'amitié, de jeunesse et de poésie. L'*Enfant de la Nuit* est à coup sûr le roman le plus délicieux que nous ayons lu cette année, et il apporte dans la littérature d'aujourd'hui un souffle de fraîcheur, de tendresse, une émotion qui nous enchantent. M. Robert Brasillach vient de nous faire de grandes promesses et nous sommes sûrs qu'il les tiendra.

Kléber HAEDENS.

« CAPITAINE CONAN », par *Roger Vercel* (Albin Michel).

D'après les récits des combattants, la guerre semble avoir été une source d'abrutissement autant que d'horreur. Néan-

moins, par quelques-uns de ses à-côtés, surtout peut-être sur les fronts exotiques, elle a pu révéler et satisfaire des instincts de meurtre, de pillage, de victoire cruelle, que bien entendu de hautes doses de vie policée laissent souvent intacts. Cela, M. Roger Vercel le sait, à cause d'une expérience authentique, dont il paraît avoir eu pour principale préoccupation de tirer des effets, plus théâtraux encore que romanesques. Il a bien réussi cette besogne, servi par une écriture nette, une notation précise et suffisante, un don véritable du récit et du dialogue naturel, choses enviables, et aussi par la possibilité de raconter une action fictive en homme qui a été engagé, avec sa sensibilité, dans une action réelle. Cependant, faute d'une évocation des hommes qui ne soit pas trop sommaire, faute d'une recherche autre que celle de l'émotion née d'un langage appuyé, d'un drame bien mis en scène, que reste-t-il de son livre ? Une séduction qui en fait doit jouer au maximum chez un genre bien suspect d'individus : depuis ceux dont un ton vaguement viril suffit à réveiller le goût du « cran » — et on sait combien est digne de méfiance toute apologie de cette vertu — jusqu'aux amateurs d'anecdotes héroïques, de citations à l'ordre de l'armée, de régiments allemands faits prisonniers par une escouade et de cosaques aperçus dans la banlieue de Berlin.

Jean CATESSON.

« LA MAISON DE VERRE » (Redier). — « LE BATEAU-REFUGE » (N. R. F.), par *Robert Francis.*

On a rarement l'occasion de lire des généralités aussi étonnamment débiles que celles qui précèdent « La Maison de verre ». M. Robert Francis nous révèle que « si on s'efforce de pénétrer le mystère de la création intellectuelle, on s'aperçoit que les métaphysiciens sont des « féericiens » qui n'osent pas dire leur nom », et que d'autre part « Les petites filles françaises... savent rester courageuses et sages ». Voilà qui nous enlève un grand poids. Mais, grâce à cet avant-propos, peut-être sera-t-il difficile de ne pas admirer les historiettes de M. Francis sans s'affirmer comme un adversaire de la féerie, de la fantaisie, de la grâce, de la tendresse, comme un partisan sectaire d'un réalisme étroit, du vocabulaire et des habitudes d'esprit « scientifiques, etc... Tout de même, rien encore ne rend scandaleuse l'idée qu'un écrivain a pu faire son plein de soleils pâles, de petites cousines, de coins de forêts, d'archaïsme à tiroirs, d'atmosphères à charme genre robes fanées, éventails roses, chapeau à fleurs, orgues de barbarie, de personnages baroques à destinées mélancoliques ou misérables, sans obtenir

plus qu'un bavardage à la fois interminable et sec où la seule chose vraiment sensible soit une préoccupation érotique constante.

Jean CATESSON.

MUSSET-CHOPIN (Confrontation), par *Claude Chamfray* (Paillard, édit.).

Madame Claude Chamfray s'est proposée de nous montrer l'inexactitude du parallèle où une critique véritablement superficielle a voulu enfermer Musset et Chopin. Depuis les Vies de Plutarque, les faiseurs de parallèles n'ont jamais manqué l'occasion de faire subir une entorse à la vérité pour la contraindre à entrer dans leur cadre. Dans le cas Musset-Chopin, si nous ne tenons pas compte de l'esprit romantique, qui fut celui, non de deux hommes, mais de toute une génération, nous noterons certes plus de dissemblances que de points communs. Et peut-être n'est-il pas exagéré de dire que ces deux génies ne se sont rencontrés que dans leur commun amour pour la même femme, encore que chacun d'eux l'ait aimée à sa manière, l'un comme une maîtresse sensuelle, l'autre comme une amie plus âgée, presque maternelle. Madame Claude Chamfray avait donc la part belle. Je lui reprocherai toutefois sa partialité. Il me paraît excessif de vouloir réduire l'œuvre de Musset à la tapageuse confession de quelques bonnes fortunes ; sincère, il le fut au moins autant que les solennels déclamateurs du début du XIXe siècle, et il apporte un élément infiniment précieux, qu'il est à peu près le seul à posséder, le sens de la fantaisie. D'autre part, malgré la défense passionnée de Mme Claude Chamfray, malgré celle d'André Gide, je n'arrive pas à me persuader de la parfaite sincérité de Chopin. Dans cette œuvre profondément originale, je trouve trop de cris, pas assez de silences. Tempérament maladif, Chopin domine difficilement sa douleur; il ne se montre jamais plus grand qu'elle. Comparez ses accents les plus prenants, les moins chargés d'artifices, aux douloureuses méditations de Beethoven, si sobres, si *intérieures*, aux émouvantes *confidences* de Schumann. Et c'est bien ce qui est *féminin* chez Chopin, cette impuissance à se dominer, à se contenir. Il reste toutefois que, génies essentiellement différents, Musset et Chopin ont tous deux apporté à leur époque un accent nouveau, dont elle fut profondément marquée.

Le livre se termine par une judicieuse étude sur l'apport de Chopin à la littérature pianistique. Deux illustrations de L. de Lombardon le complètent fort agréablement.

Gaston MOUREN.

LIVRE D'ORAISONS, par *Anatole de Monzie* (Editions Excelsior).

Un ministre qui fait oraison et des discours ministériels qui supportent la lecture sont choses qui paraissent également rares. Tel est pourtant le double sujet d'agréable surprise que nous fournit le dernier livre de M. de Monzie. En intitulant comme il l'a fait son recueil de discours, l'ancien ministre de l'Education nationale a sans doute voulu signifier que ces manifestations imposées par l'actualité officielle ne devaient pas être l'occasion d'un travail en série, mais qu'il entendait, en y apportant la peine et le cœur qu'il fallait, y trouver celle de se recueillir et d'insérer en quelque sorte dans les agitations de la vie politique des moments de plénitude intellectuelle de réflexion et de création artistique désintéressée. Le charme d'ailleurs de ces discours est de « tordre le cou » à l'éloquence banale, d'obliger à penser, de suggérer mille idées, de secouer l'esprit par d'ingénieuses et frappantes formules. Aussi bien M. de Monzie a-t-il, pendant toute sa carrière, joué la difficulté. Au lieu de suivre les courants et de se maintenir prudemment dans le conformisme des partis, il n'a pas craint de se faire accuser de paradoxe en conservant toujours sa liberté d'appréciation. Aux gauches, il a conseillé l'ambassade au Vatican et aux bourgeois celle à Moscou. Aux démocrates qui seraient tentés de suivre le conseil d'Anacharsis Clootz: « Peuple, guéris-toi des individus », il a proposé l'exemple des « destins hors série ».

J'ai entendu M. de Monzie parler aux obsèques de Madame de Noailles, au pied des marches de la Madeleine. Pour la grande païenne qui avait tant détesté la vieillesse et la mort, l'Eglise indulgente venait de prodiguer les belles cérémonies que saint Augustin déclare faites plutôt pour la consolation des vivants que pour le bénéfice des morts. La musique de Fauré avait semblé adoucir pour l'auteur du *Cœur Innombrable* la tragique sévérité du *Dies irae* lui-même. Des académiciens avaient parlé devant le cercueil. Le ministre de l'Education nationale gravit une petite estrade et prononça le discours le moins officiel et le plus humain sur celle qui avait fini par apparaître un peu comme la muse du régime et d'un pays qui « conserve les derniers prestiges de la liberté.»

Les autres discours du recueil concernant Mirbeau, Walter Scott, Chaptal, Gambetta, Albert le Grand, François Fabié, chantre du Rouergue, Louis Pergaud, qui avait « dans sa démarche, dans son parler, cette gaucherie distinguée par quoi se caractérise l'élite des paysans de France », le grand Bourdelle le cher Pompon, les demi-millénaires des universités de Poitiers et de Caen, etc... L'orateur se fait historien ou critique et reste

toujours humaniste attaché aux diverses traditions de la culture française.

Emile DERMENGHEM.

LETTRES ETRANGERES

TIBÈRE, par *J. C. Tarver* (Editions Payot).

Lorsqu'on sera vraiment convaincu de la nécessité où nous nous trouvons aujourd'hui de reviser la plupart des jugements que nous portons par habitude ou par tradition, sur les grands hommes du passé, on aura fait faire un progrès énorme, j'en suis sûr, à la science historique. Rien n'est plus surprenant, en effet, que de considérer l'amas de préjugés sur lequel nous vivons ; et quand je dis *nous*, je n'entends pas seulement le peuple qui aime à se représenter les « grands hommes » sous la forme d'images d'Epinal violemment bariolées, mais les écrivains eux-mêmes, qui, soit paresse, soit respect exagéré pour des documents même suspects, entretiennent ces erreurs.

Il est certain que le fait d'épousseter un peu les personnages historiques de cette patine poudreuse dont les savants les ont revêtus, peut paraître sacrilège à certains. On a beau parler des stylisations de la légende et du mythe : la science aussi a les siennes, qui, moins pittoresques, moins émouvantes et souvent moins vraies que celles de la fable, n'en sont pas, pour cela, plus dignes de foi. Le mythe peut arriver à des conclusions beaucoup plus véridiques que celles des graves érudits, car il atteint des couches beaucoup plus profondes, beaucoup plus humaines. La plus grave source d'erreurs est celle qui, sous le couvert d'un dogmatisme grave et intransigeant, perpétue les plus singulières méconnaissances.

La plupart des historiens se sont si bien accoutumés à tenir pour vrai ce qu'ils enseignent, qu'ils prévoient prudemment l'imprudence qu'il y aurait pour eux à remettre en question ce qu'il est si facile d'admettre une fois pour toutes comme incontestable et prouvé. Un procès en revision risque en effet d'ébranler tant de confortables certitudes, qu'avec la meilleure volonté du monde, les plus honnêtes savants reculent devant cette redoutable entreprise. Elle exige de ceux qui veulent l'entreprendre, une mise au point complète de leurs méthodes, d'abord. Il est incontestable que les progrès de la psychologie moderne imposent à l'historien l'usage de techniques assez analogues à celles du romancier. Lorsqu'on a appliqué aux efforts actuels de biographie vivante, le terme vite devenu péjoratif de « vie romancée », on n'a pas compris que cette nécessité de recréer

un personnage historique comme on créerait un personnage de roman, vient justement de ce que nous ne pouvons plus nous contenter de la psychologie sommaire à laquelle les historiens, pour la plupart, nous ont habitués.

On peut affirmer aujourd'hui que le *phénomène intérieur* du personnage historique doit dominer tout le débat. Sans avoir formulé un diagnostic exact et complet sur lui, sans avoir reconstitué sa vie intellectuelle, affective et sensuelle, nous ne pouvons jamais atteindre ce véritable fond humain, sans lequel toute connaissance est artificielle et même fausse. La superstition du document a conduit les savants à négliger tout ce qui n'est pas un texte, et nous avons vu ainsi des érudits qui pratiquaient, en ce qui concerne les événements actuels, le plus prudent scepticisme, accepter comme commentaires des événements passés des textes aussi peu convaincants que le seraient les affirmations d'un pamphlétaire contemporain.

Cette docilité à répéter des suppositions que la vertu de répétition finit par transformer en vérités par un curieux phénomène de sclérose intellectuelle, a si bien brouillé les traces que nous sommes obligés aujourd'hui, pour retrouver les véritables chemins, de foncer à travers champ loin des confortables ornières où il est si commode de suivre pas à pas le chemin des prédécesseurs. Ce changement de route ne se fait point sans audace ni danger ; danger d'erreur, d'abord ; et danger, surtout, d'entendre les cris de colère qui accompagneront ce « déroutement ».

C'est ainsi qu'aux regards de la critique moderne, Suétone ne mérite pas plus de créance qu'un roman feuilleton. Cela ne nous empêche pas de le lire et de le relire comme une magnifique œuvre de polémique, un prodigieux recueil de potins et de ragots, entre lesquels apparaissent de précieuses informations. Heureusement, nous possédons aujourd'hui d'autres moyens pour reconstituer la personnalité, énigmatique encore des Césars que ces bavardages génialement haineux. L'image qui apparaît entre les pages de Suétone, est si vivante pourtant et si curieuse, qu'il faut faire un effort pour l'effacer de notre mémoire et y substituer celle que de plus prudentes investigations nous auront révélée.

Tibère, en particulier, est une des victimes de Suétone. Une victime innocente ? Il faut posséder moins de scepticisme que l'habitude de l'histoire ne nous en a inspiré, pour affirmer cela, ou le contraire. Quand on étudie Tibère, non plus dans la version des historiens, mais dans celle des événements, quand on reconstruit sa politique intérieure et extérieure, quand on rebâtit sa psychologie d'après ses actes, et non plus en se

basant sur les affirmations douteuses de ses contemporains ou de ses successeurs, on est surpris de découvrir un homme qui ne ressemble pas du tout à ce « villain » pour film historique qu'on se figure trop souvent.

S'il s'agit d'une réhabilitation, nous en sommes redevables à M. J. C. Tarver, professeur à l'Ecole Royale de Cantorbery, qui, en débarrassant cet empereur du masque monstrueux dont on l'avait affublé, nous révèle une personnalité infiniment plus nuancée et, à mon avis, plus véridique. Tant pis pour les amateurs de voluptés sadiques qui se plaisent à rechercher dans les ruines du palais de Capri, les traces d'effroyables orgies. Il faut en rabattre. Tibère n'était pas du tout ce dément qu'on nous a appris à détester, et si la nouvelle image que nous donne M. Tarver est beaucoup moins pittoresque que l'autre, elle a, en revanche, l'avantage d'être beaucoup plus sympathique.

Alexandre Weigall, dont nous avons eu le chagrin d'apprendre récemment la mort, avait fait un travail analogue pour Néron. Non seulement il innocentait le fils d'Agrippine de la plupart des crimes dont on l'a accusé, mais encore il nous montrait en lui une victime de l'éducation et du milieu. Le peuple qui aime les « beaux monstres » et les savants qui préfèrent aux recherches toujours hasardeuses les schématisations faciles, peuvent bouder devant des ouvrages de ce genre; ils n'empêcheront pas cette manière d'écrire l'histoire d'être la seule, aujourd'hui, capable d'apporter des certitudes neuves.

Il a fallu, d'ailleurs, à M. Tarver, un travail considérable pour débroussailler les taillis qui poussaient autour du véritable Tibère. Pour découvrir le véritable sens de sa politique, il a dû reprendre à la base, l'analyse de toute la machinerie sociale de Rome. Ses chapitres sur le rôle et la mentalité du Sénat, en particulier, sont d'une admirable netteté, et éclairent une des faces les plus obscures et les plus controversées de la vie politique romaine.

Félicitons M. Tarver d'avoir délibérément sacrifié à ce qu'il sait être la véritable personnalité de Tibère, cet absurde déguisement que nous avions toujours considéré comme son vrai visage. Il n'y a pas seulement là une œuvre de justice, au sens absolu du mot, mais surtout une magnifique manifestation de loyauté scientifique. Ne pas s'être arrêté aux commérages de Suétone, ne pas avoir été impressionné par les calomnies des ennemis anthumes et posthumes de l'empereur, est la preuve d'une haute conscience. Il faut plus que de la hardiesse, pour pouvoir écrire aujourd'hui, en conclusion à ce livre sur Tibère, que celui ci est le « sénateur romain idéal », (mieux que Caton, mieux que Cicéron, mieux que César!) « le persévérant, le conscien-

cieux et juste Tibère, sans enthousiasme excessif, sans éclat, dépourvu du don de séduire, intimidant plutôt qu'aimable, mais assez sage, assez équilibré, assez énergique pour s'acquitter de la tâche qui lui était imposée ». Et si cela déçoit les amateurs de sensations violentes, tant pis !

DESTIN ALLEMAND, par *Kasimir Edschmid*, traduction et introduction par J. Benoist-Méchin. (Feux Croisés, Plon).

Voici un admirable livre; je donne à ce mot tout son sens, qui signifie une parfaite réalisation artistique et une grande œuvre humaine, dont nous éprouvons la grandeur dans tout notre cœur, dans tout notre esprit. On hésite à employer le mot de roman, en parlant de « Destin Allemand » : c'est plutôt une épopée, une de ces épopées construites sur la fierté et la douleur de l'homme, avec un immense rythme musical.

Dans ce livre, Kasimir Edschmid rejoint la sobriété pathétique et bouleversante des Niebelungen : c'est dire qu'il s'enracine jusque dans le sol le plus profond et le plus essentiel du génie allemand. Un livre de foi, et de bataille, un livre de ferveur et de mort. Un très grand livre.

M. J. Benoist-Méchin, qui a servi « Destin Allemand » avec tout son talent d'écrivain et de traducteur, a raison de rapprocher le roman de Kasimir Edschmid de l'*Opfergang* de Fritz von Unruh. C'est la même qualité d'âme que les deux livres révèlent, un sens prodigieux de la grandeur, le même art épique qui transfigure le réel quotidien jusqu'à une sorte de supra-réalité lyrique. Et parce que dans *Opfergang* il y avait toute la guerre, et dans *Destin Allemand* il y a toute l'après-guerre avec ses démences et ses horreurs, les deux livres méritent de voisiner côte à côte au premier rang de la littérature allemande d'aujourd'hui, au premier rang de la littérature contemporaine. Pour compléter la triade, j'en voudrais citer encore un autre: « Die Geächteten » de F. Von Salomon, qui a paru, en français dans la même collection, sous le titre « Les Réprouvés ». Ces livres qui saisissent avec une âpre vigueur les plus dramatiques problèmes de l'heure présente. Nous les comprenons mieux encore, lorsque saturés jusqu'à la nausée de romans où reviennent sempiternellement les grises tranches de vie prolétarienne, les histoires d'argent, les médiocres aventures psychologiques, les querelles de familles, alors que tout cela dépasse rarement le niveau de tièdes amours et de frénétiques intérêts, nous sentons cette bouffée d'air pur qu'apporte un livre comme « Destin Allemand ». Parce que ce livre palpite de confiance et de désespoir, parce qu'il élève l'individu jusqu'aux hauteurs sublimes du

sacrifice à l'idéal, parce qu'enfin, il veut l'homme plus grand que lui-même, une leçon salutaire comme celle-là ne peut pas être méconnue.

Semblables livres abondent dans la littérature allemande d'aujourd'hui, que traverse un grand coup de vent vivifiant. Sachons gré à Monsieur Gabriel Marcel, qui préside aux destinées de *Feux Croisés*, d'avoir choisi pour l'offrir au public français, ce magnifique « Destin allemand ». Superbe leçon d'héroïsme, d'enthousiasme et d'abnégation, exemplaire épopée du *fatum germanicum*, qui s'apparente aux exploits de Siegfried et de Hagen (car Hagen von Tronje, où certains ne voient qu'un traitre de mélodrame est peut être le plus noble représentant de l'esprit féodal), de Dietrich von Bern, et de Volker von Alzey. Bell, Schott, Villinger, leurs compagnons et aussi Pillau, l'ambassadeur, si grand, si fort, à son poste de combat, appartiennent au même titre à l'épopée. Une épopée moderne, à peine moins *pittoresque* que celle d'autrefois, mais infiniment plus douloureuse, et peut être plus tragique.

« Destin Allemand » offre une splendide explication du destin du monde moderne. Dans ce monde en décomposition, il suffit qu'existent encore des hommes comme Pillau, comme Bell, comme Hoesch, pour nous interdire de désespérer. Des hommes qui ont mis les valeurs viriles au-dessus de toutes autres, des chevaliers d'aujourd'hui, je voudrais dire des paladins si l'on ne devait pas sourire de ce mot. Voilà ce qui fait de ce livre tragique une œuvre profondément réconfortante. La vie continue. La vie sera belle, — demain.

Marcel BRION.